L'INSPECTEUR MAUPUY À SHANGAÏ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 75 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

L'inspecteur Maupuy à Shanghaï

Roman policier inédit

par L.-R. PELLOUSSAT

CHAPITRE PREMIER

Shanghaï vivait la plus angoissante période de son existence depuis l'ouverture des hostilités entre la Chine et le Japon. Les rondes d'avions balayaient sans cesse son ciel bleu; les bombardements aériens alternaient nuit et jour avec le feu des vaisseaux de guerre croisant devant le port. On se battait aux portes de la ville, on se battait dans les faubourgs indigènes et, durant les courtes accalmies, le vrombissement des lourds camions chargés de cadavres ou de blessés, emplissait la grande cité d'un vacarme assourdissant et sinistre.

La concession internationale conservait seule un semblant de calme. En dépit des troupes maintenues sur le pied de guerre, la vie se poursuivait sur un rythme normal, à l'abri des coups de feu et du déluge de fer s'abattant sur l'agglomération chinoise.

Dans les principales artères, la foule dense des réfugiés se laissait canaliser entre les haies de policiers occidentaux avec la passivité d'un troupeau

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 331

de bétail. Des voitures transportant des blessés jusque sur les marchepieds, fendaient péniblement ce flot d'hommes, d'enfants, de femmes, épouvantés des massacres auxquels ils venaient d'échapper.

Le soir, les établissements de nuit faisaient recette et les cabarets voyaient s'accroître leur clientèle à une cadence accélérée en raison de l'arrivée à Shanghaï d'une troupe d'aventuriers internationaux pour laquelle le drame sanglant qui se jouait à deux pas de la concession offrait une source intarissable de profits malhonnêtes.

Les trafiquants d'armes, les chefs de bandes pillardes qui se glissaient dans les ruines fumantes pour enlever les objets de valeur, toute une pègre nouvelle née du gigantesque conflit, rencontrait dans les bars interlopes l'ancienne armée d'escrocs, de marchands d'opium et de pourvoyeurs de maisons spéciales à laquelle le désordre momentané rendait les coudées franches.

.. ..

Ce soir-là, le bar du « Top-Down » présentait une grande animation. Des individus de toutes nationalités se pressaient dans un brouhaha confus que parvenait à peine à dominer le tumulte discordant d'un orchestre nègre. Au centre de la plus large des salles, des couples dansaient sans enthousiasme. Les filles outrageusement peintes, au décolleté qui voulait être provocant, se laissaient conduire sur la piste avec résignation lorsqu'elles devinaient en leur cavalier un habitué des établissements de ce genre ou avec une feinte animation causée par la perspective d'une aubaine lorsqu'il s'agissait d'un client éventuel.

L'orchestre se tut enfin. Une des danseuses abandonnant l'individu qui l'accompagnait malgré ses protestations, se glissa entre les rangées de buveurs, répondit en gouaillant aux lourdes plaisanteries qui saluaient son passage et parvint à une table isolée au fond de la salle devant laquelle un homme seul exa-

minait d'un œil distrait la foule bruyante du « Top-Down ».

Elle se laissa tomber sur le siège voisin et lui tendit la main.

— Bonne surprise! Il y a trois jours que je ne t'avais vu!

— La faim fait sortir le loup du bois! ricana l'autre.

— Ah! je comprends; plus d'argent!...

— Le dernier billet est fortement entamé.

— Et en homme prévoyant, tu n'attends pas d'être au bout pour en chercher d'autres.

— Voilà!

— Il ne faut pas que Monique apprenne que de temps à autre tu bats une dèche noire!

— Ne parlons pas d'elle, c'est préférable! répliqua-t-il sèchement.

La jeune femme ne répondit pas. Elle s'éventa négligemment avec une pochette brodée en se tournant vers la salle.

— Quelle foule! Quelle chaleur!... Viens chez moi, j'ai quelque chose d'intéressant à te proposer.

— Je regrette mais aujourd'hui, je ne peux même pas régler le prix de ta chambre à ce coquin de Tcheng!

Elle fouilla dans le réticule qu'elle portait au poignet et lui tendit un billet.

— Tiens! fit-elle simplement.

L'homme prit l'argent sans sourciller et suivi de sa compagne, se dirigea vers une cabine exiguë s'élevant près d'une porte capitonnée dans un angle sombre de l'arrière-salle. Derrière le guichet de verre, un Asiatique à la face grimaçante s'inclina obséquieusement en recevant la bank-note.

— Monsieur Lastange, nasilla-t-il, vous êtes des nôtres ce soir! Vous avez bien fait de revenir, vous manquiez à notre charmante Alice... Elle tient tant à vous.

L'interpellé n'en écouta pas davantage. Raflant sa monnaie sans répondre, il poussa la porte voisine

et s'engagea dans un escalier faiblement éclairé où l'avait précédé sa compagne.

La chambre dans laquelle ils entrèrent masquait la sobriété d'un mobilier mi-asiatique, mi-européen sous un luxe criard et de faux aloi. Les étoffes multicolores, les draperies aux teintes fanées, les coussins défraîchis, abondaient; une odeur prenante de parfums d'Orient et de fards de toute provenance imprégnait l'air lourd et surchauffé.

La jeune femme éteignit la lumière, ôta la robe légère qui l'habillait à peine et s'étendit sur le lit bas en refermant les voiles de la moustiquaire.

Alice Raven n'était pas dépourvue d'attraits: elle avait environ trente ans et la vie aventureuse qu'elle menait à Shanghaï n'avait pas encore altéré une beauté que les fards rendaient provocante. Elle était brune avec un visage agréable qu'animaient deux yeux bleus légèrement étirés vers les pommettes. Des lèvres carminées ajoutaient une expression de sensualité à cet ensemble déjà séduisant.

Elle avait lié connaissance avec Jean Lastange au « Top-Down », lorsqu'elle était arrivée dans la cité internationale en qualité de danseuse, trois ans auparavant. Une intimité de plus en plus étroite les avait liés sans qu'il leur soit possible d'en définir la cause. Lastange devint un assidu du bar équivoque et Alice Raven lui consacra tous les loisirs que sa singulière profession lui permettait.

Peu à peu, elle parvint à reconstituer le passé de son compagnon qu'il ne livrait que par bribes et à connaître les secrets de son existence de la même façon qu'il connut les siens.

Lastange était un homme de trente-sept ans, dans la force de l'âge, au corps vigoureux, à la physionomie grave et attirante. Deux plis amers creusaient le visage aux commissures des lèvres, les yeux bleus conservaient une expression mélancolique et rêveuse qui ajoutait une note de douceur à cet ensemble mâle et énergique. Contrairement à la majorité des clients du « Top-Down », il était vêtu avec une

élégance discrète qui ne rappelait en rien la mise extravagante et voyante de ceux qui l'entouraient.

Jean Lastange était cependant loin de personnifier la parfaite honnêteté.

Dix ans auparavant, il menait dans Paris une existence désordonnée, gaspillant dans le plaisir et les distractions douteuses une fortune importante que lui avaient procurée la mort de ses parents et un mariage brillant. Sa richesse se volatilisa en peu de temps: la dot de sa femme fut engloutie dans des affaires louches ou disparut sur les tapis verts des tripots clandestins.

Lastange délaissa complètement son foyer pour suivre une aventurière sans scrupule qui acheva de le perdre en l'enrôlant dans une bande de malfaiteurs internationaux dont elle était la principale animatrice.

Durant une année, il vécut sous le joug de Vera Skoblenz, cette étrangère dangereuse dont le charme pervers agissait puissamment sur son esprit et ses sens.

Sa femme légitime ayant appris sa trahison et la vie méprisable qu'il menait loin d'elle, ne put supporter le coup et mourut quelques mois plus tard, laissant une fillette âgée de six ans. Celle-ci fut confiée aux soins d'une tante habitant une ville perdue au fond de la Bretagne et son père délivré d'elle se plongea à corps perdu dans le vice avec Vera Skoblenz et ses acolytes.

La bande monta dans toute la France et à l'étranger des séries d'audacieuses escroqueries qui réussirent d'abord avec une régularité encourageante. L'opinion publique s'émut et un policier de valeur, Raoul Maupuy, fut chargé de mettre un terme aux exploits des aventuriers.

Opérant avec une rare habileté, il contrecarra les plans de Vera Skoblenz qui subirent alors des échecs répétés. Quelques complices furent arrêtés mais ne parlèrent pas: Vera elle-même échappa de justesse à un magistral coup de filet lancé par Maupuy. Le

découragement succéda alors à la première griserie des triomphes trop faciles: la discorde s'installa dans le clan des escarpes: des querelles fréquentes éclatèrent entre Lastange et sa séduisante amie. Il lui conseilla de tout abandonner pour fuir avec lui à l'étranger. Elle refusa dédaigneusement et ne lui cacha point qu'elle était lasse de lui: maintenant, ses faveurs allaient à un de ses plus habiles lieutenants et il devenait gênant pour le nouveau couple.

Quand Lastange fut convaincu de la réalité, une haine implacable contre celle qui avait gâché sa vie succéda à la passion violente qu'elle lui avait inspirée. Déterminé à tout, il provoqua une explication orageuse au cours de laquelle il menaça de trahir les secrets de l'association si Vera refusait de le suivre.

Elle fit mine de plier sous cette menace et promit de lui obéir.

Le lendemain à deux heures de l'après-midi, l'inspecteur Raoul Maupuy arrêtait Lastange devant le guichet d'une banque, au moment où il encaissait un chèque falsifié destiné à lui procurer les fonds nécessaires pour passer la frontière avec Vera Skoblenz.

Au cours du procès, il apprit qu'un coup de téléphone anonyme avait alerté Maupuy. On avait indiqué à la police, l'heure et le lieu où il se présenterait pour encaisser le chèque faux. Il n'y avait qu'une seule personne au courant de ces détails: Vera Skoblenz; elle l'avait dénoncé pour se débarrasser de lui.

Il avoua tout au policier, la majeure partie de la bande fut arrêtée; malheureusement, Vera et son nouvel ami, Georges Bruzes, avaient pu gagner la Belgique sitôt après la dénonciation.

Une plaidoirie habile, un réquisitoire modéré tenant compte de ses aveux permirent à Lastange de n'être condamné qu'à trois ans de détention. Sa conduite irréprochable le fit libérer au bout de deux années.

Si pour certains malfaiteurs, le séjour de la prison accroît les mauvais penchants, il n'en fut pas de même pour Jean Lastange.

Derrière ses barreaux, il eut le loisir de songer à l'ignominie de sa vie passée, à la honte qui s'attachait à son nom, à la lâcheté de ceux qu'il croyait être ses amis. Il se souvint surtout que son inconduite avait causé la mort de sa femme, et qu'il lui restait sa fille Monique âgée de dix ans à laquelle on avait toujours caché la vérité sur son père.

Lorsqu'il franchit le seuil de la maison d'arrêt, il était résolu à se racheter par une vie humble et honnête dans un lieu où personne ne le connaîtrait.

Son premier acte fut de rendre visite à sa fille. Il trouva l'enfant déprimée par la vie austère qu'elle menait sous l'égide de sa tante. Il s'attacha à elle et lorsque vint le moment de la séparation, il ne put résister à la muette supplication des yeux de Monique et l'emmena avec lui.

Ensuite, ce fut une vie errante à travers la France. Il travailla dans les grandes villes pour subvenir aux besoins de son enfant et de lui-même, il exerça les plus humbles métiers puis se découragea de ne pouvoir s'élever sur l'échelle sociale. Les postes avantageux lui étaient interdits en raison de son passé, de son casier judiciaire lourdement chargé. Il avait payé sa dette à la société mais cette société ne voulait pas l'absoudre.

Il réunit l'argent nécessaire au prix de deux passages sur une ligne de paquebots de l'Extrême-Orient et débarqua un jour à Shanghaï plein d'espoir et de courage.

Là comme en France il ne subit que des déceptions. Pendant trois ans il travailla honnêtement pour n'obtenir que de modestes salaires puis un soir, il entra dans le bar du « Top-Down ». Il retrouva l'ambiance des lieux équivoques où s'était écoulée sa jeunesse, respira le même air que dans les estaminets parisiens, se trouva à l'aise dans ce milieu.

Il prit coutume d'y venir fréquemment, devint un familier des lieux, et connut ainsi Alice Raven.

La jeune femme appartenait alors à une bande de trafiquants de stupéfiants dont le chef était un Chinois du nom de Koang-Si.

Elle s'éprit de Jean Lastange et n'eut pas de peine à le persuader que de menus services rendus à Koang-Si lui rapporteraient plus que des mois de travail opiniâtre dans des entrepôts de riz ou sur les ports.

Lastange résista d'abord puis à bout de ressources, il céda, afin de se procurer les sommes nécessaires à l'éducation de Monique qui s'effectuait dans un des meilleurs établissements de la concession française.

Son rôle se borna à des entreprises peu dangereuses consistant à servir d'intermédiaire entre les Jaunes des terres intérieures vendant l'opium et les principaux lieutenants de Koang-Si. Chaque affaire traitée lui rapportait des bénéfices intéressants et il courait le minimum de risques en ne traitant qu'avec des Asiatiques.

Monique Lastange ignorait tout de cette double vie. Elle passait une existence exempte de soucis dans une institution française, se liant avec les filles des hauts fonctionnaires ou des personnalités de la colonie sans se douter que son père se procurait l'argent nécessaire à son entretien par des moyens plus ou moins répréhensibles.

CHAPITRE II

Alice Raven tourna la tête vers son compagnon qui arpentait soucieusement la pièce de long en large.

— J'ai vu Monique, cette après-midi, dit-elle... Elle est très bien, cette jeune fille et ne compte que

des gens de la bonne société dans ses relations. Elle se promenait dans une luxueuse voiture en compagnie de Nelly Winterfull la fille de ce richissime Anglais qui s'occupe de transports maritimes... Elle est passée près de moi en jetant un coup d'œil étonné sur ma toilette et mon visage fardé... Evidemment, elle ne savait pas que son père était un de mes amis intimes et que c'est grâce à moi qu'il peut lui faire une vie facile.

— J'espère que nous ne sommes pas ici pour parler de Monique! jeta Lastange excédé.

— Quel âge a-t-elle? demanda la jeune femme ignorant cette interruption.

— Dix-sept ans!

— C'est un âge fort coûteux pour le père!... Il faut des toilettes...

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci: Si tu gagnais la forte somme, il te serait possible de faire une existence parfaite à Monique. Plus d'incertitude du lendemain! Plus de besognes plus ou moins louches à travers les mauvais quartiers de Shanghaï! La perspective de retourner vivre heureux dans ton pays!...

— Que faudrait-il faire pour cela? demanda-t-il sur un ton soupçonneux.

— Koang-Si a besoin d'un homme sûr pour une mission de confiance!

— Qu'il s'adresse ailleurs, je ne tiens pas à retourner dans un pénitencier!

— Ce n'est pas une affaire bien dangereuse!

— Dans ce cas, n'importe qui peut l'accomplir et je ne vois pas pourquoi il s'adresse à moi.

— Parce que personne ne te connaît!... Tu n'es pas brûlé comme la plupart de nos amis.

— De quoi s'agit-il?

— Il faut aller à Paris...

— Rien à faire!

— Koang-Si donnera mille livres sterling à son collaborateur!

Lastange fut ébloui par ce chiffre.

— Je ne marche pas! murmura-t-il sans conviction!... Trop de risques...

— Quelle stupidité! L'entreprise ne demande qu'un peu d'habileté. Tu n'as pas à t'occuper de l'embarquement de la drogue, elle voyagera sur le même bateau que le tien grâce à la complicité d'un officier qui doit beaucoup d'argent à Koang-Si. A trois milles de Marseille, celui-ci jettera les paquets à la mer : ils demeureront à la surface grâce à une garniture en liège : un yacht croisant dans les parages les recueillera. Ils seront entreposés à Marseille en un lieu que l'on t'indiquera... C'est tout pour le voyage!

— Je ne distingue pas en quoi va consister mon rôle!

— Tu surveilleras l'officier, de façon à le rappeler à l'ordre s'il a une défaillance!

— Sale travail!... On me donne mille livres pour cela!

— Il y a autre chose!... Koang-Si te prends comme principal lieutenant en France. Tu seras chargé de négocier l'opium avec une bande organisée qui siège à Paris. Le chef en est une femme : elle se nomme Anna Karine : tu traiteras directement avec elle au plus haut prix, tu encaisseras la somme qui doit être payée en argent anglais et n'auras qu'à revenir à Shanghaï. Pas de soucis au sujet de la livraison : ceux de Marseille s'en chargeront sur ton ordre... Avec un peu de diplomatie il n'y a aucun risque à courir puisque jamais tu ne toucheras l'opium. Ton rôle se borne à celui d'un intermédiaire muni des pleins pouvoirs.

— Quelle confiance!... Pourquoi Koang-Si me choisit-il?

— Tous ses amis sont connus de la police et il suffirait que l'un d'eux quitte Shanghaï pour que les inspecteurs français ne le perdent pas de vue... En second lieu, tu dois encaisser des milliers de livres : la tentation pourrait être au-dessus des forces d'un trafiquant ordinaire tandis que le Chinois est certain

que tu reviendras ici où ta fille attendra ton retour
— Bien calculé!
— Alors! tu acceptes?... La moitié de la prime payable de suite, le reste à ton retour.
— Que fera Monique durant mon absence?
— Elle ne manquera de rien, je m'en occuperai personnellement!

Lastange ne put réprimer un geste de désapprobation.

— Rassure-toi! elle ne devinera pas qui je suis. Je peux imiter à la perfection les Anglaises de la haute société internationale de Shanghaï, jadis, j'ai occupé un rang aussi élevé que le leur... Quelle réponse dois-je porter à Koang-Si?
— J'accepte!

.....

CHAPITRE III

Le paquebot *Tamaris* avait quitté l'Extrême-Orient depuis trois semaines : il naviguait maintenant dans la passe étroite de Suez, la France n'était plus qu'à quelques journées de mer. Jean Lastange, modeste passager de seconde classe, ne perdait pas de vue le jeune officier qu'Alice Raven lui avait signalé au moment du départ.

Il avait rapidement jugé l'homme et blâmait Koang-Si de lui avoir accordé sa confiance. Le lieutenant Pierre Demoy paraissait honnête : seuls sa jeunesse, le jeu et le plaisir l'avaient acculé dans l'impasse où il se trouvait. Il avait facilité l'embarquement clandestin des ballots d'opium mais Lastange l'estimait capable de se trahir dans un sursaut d'honnêteté et de faire échouer l'entreprise en se constituant prisonnier.

Il songea que dans une telle éventualité, sa prime

de mille livres et peut-être sa liberté seraient fort compromises et décida de déployer le maximum d'efforts pour se tirer avec succès de cette aventure où il s'était engagé à fond...

Le *Tamaris* n'était plus maintenant qu'à quelques milles de Marseille qu'il devait atteindre à six heures du matin. La nuit était complète, Lastange calcula que l'opium serait jeté à l'aube : il consulta sa montre, les aiguilles phosphorescentes indiquaient deux heures de la nuit. S'étant vêtu sans bruit, il sortit sur le pont. Il savait que Demoy venait de prendre le quart et se trouvait sur la passerelle de commandement. Cette disposition avait été prévue à l'avance afin que l'officier fût le seul témoin du lancement des ballots qu'un soutier chinois, complice de Koang-Si, devait effectuer.

Lastange vint se poster dans l'ombre d'une écoutille donnant accès à la cabine du commandant. De sa place, il apercevait la silhouette de Pierre Demoy arpentant l'étroite passerelle de long en large.

A trois heures et demie, un halo rose colora l'Orient : l'heure approchait.

Soudain, l'officier qui paraissait de plus en plus nerveux dévala l'échelle de fer pour se diriger à grands pas vers une écoutille. Lastange émergeant de l'ombre se dressa devant lui. L'autre eut un mouvement de recul.

— Que faites-vous ici?

— Je vous attendais!

— Je ne vous connais pas! Cette partie du pont est interdite aux passagers : regagnez votre cabine!

— Il y a beaucoup de choses qui sont interdites et que l'on fait quand même!... Vous alliez chez le commandant, n'est-ce pas?

— Ceci ne vous regarde pas! Disparaissez.

— Pas avant de vous avoir vu exécuter l'ordre de Koang-Si.

Le lieutenant s'appuya à un rouleau de cordages.

— Qui êtes-vous donc? murmura-t-il d'une voix sans timbre.

— Peu vous importe mon nom, sachez seulement que je suis chargé de vous surveiller. Il est l'heure de jeter l'opium par-dessus bord, qu'attendez-vous pour le faire?

— Je ne veux pas accomplir ce geste! gronda l'officier qui s'était ressaisi.

— Je sais! Vous êtes décidé à tout raconter au commandant du *Tamaris*. Heureusement, je suis là!

— Ce n'est pas vous qui m'en empêcherez!

Demoy était de haute taille, robuste et bien musclé. Il jeta un regard circulaire autour de lui : aucun des hommes de quart qu'il avait volontairement éloigné à l'avant du navire ne se trouvait là.

Lastange ne se méprit pas sur ses intentions. Il tira rapidement son automatique et le braqua sur le marin.

— Pas d'imprudence, Demoy! Le pont est désert et vous songez qu'un homme comme moi jeté pardessus bord ne représenterait qu'une crapule de moins sur terre. Vous raisonnez bien mais malheureusement pour vous, je sais me défendre.

L'autre garda un silence hostile.

— Quand on a commencé à commettre une bêtise, poursuivit Lastange, il faut aller jusqu'au bout. Vous avez donné votre parole à Koang-Si d'amener sa drogue au large de Marseille, vous la tiendrez! Après, vous serez libéré de votre dette vis-à-vis du Chinois et libre de refuser ses offres futures... D'ailleurs, en trahissant, vous vous perdez doublement en vous exposant d'abord aux rigueurs de la justice et ensuite à la vengeance de Koang-Si.

— Et s'il me plaît de me perdre!

— Libre à vous de le faire mais pas de cette façon car vous ferez condamner en même temps des hommes qui se trouvent dans une situation semblable à la vôtre. Il n'y a pas que les officiers de la Marine Marchande qui s'abaissent à de sales besognes pour de l'argent... J'espère que vous m'avez compris?

A cet instant, la silhouette grêle d'un Asiatique parut sur le pont.

— Voici Young, le soutier qui doit exécuter votre ordre... Que décidez-vous?

Demoy adressa un signe au Chinois. Celui-ci disparut dans une écoutille conduisant à l'entrepont. Lastange replaça son arme dans sa poche et s'en fut à l'arrière.

Dix minutes plus tard, des ballots enveloppés d'une toile imperméable et munis de flotteurs en liège, formaient des taches sombres sur le sillage argenté du navire.

Au même instant, Lastange aperçut à un demi-mille de distance un yacht de plaisance se balançant mollement sur les eaux calmes dans les premières lueurs de l'aube.

Tout s'accomplissait selon l'ordre prévu par Koang-Si. Le yacht allait repêcher l'envoi d'opium pour le débarquer sur un point désert de la côte où il serait entreposé dans les sous-sols d'une maison en ruines dont Lastange possédait l'exacte position.

Ce ne fut pas sans émotion que l'ancien prisonnier foula le sol français. Marseille lui était familière, il se plut à passer de longues heures à travers les rues bruyantes ou dans les quartiers pittoresques du vieux port.

Le soir, il se fit conduire dans la banlieue, régla le prix de sa course et continua son chemin à pied le long de la côte. Il marcha durant une heure tel un promeneur oisif savourant le calme de la nuit sereine puis parvint devant une maison délabrée dressant ses pignons en ruines dans le ciel nocturne à quelques centaines de mètres de la mer.

Le rivage était désert, il s'approcha du bâtiment détruit. Un homme jeune dont l'élégance douteuse révélait la profession, s'avança à ses devants.

— Belle soirée pour une promenade au bord de l'eau! gouailla-t-il.

— « Tamaris », répondit Lastange.

C'était le mot de passe qu'Alice Raven lui avait donné à Shanghaï.

— Vous êtes l'envoyé du Grand Patron! répondit l'autre avec une nuance de respect.

— En effet! Où sont les autres?

— Quelque part dans Marseille! Je suis seul au rendez-vous car il est toujours dangereux de venir plusieurs ici. On risque de se faire remarquer.

— Supposez que je sois un policier ayant appris par hasard le mot de reconnaissance... Vous étiez pris et personne ne pouvait venir à votre aide!

Un rire ironique salua l'énoncé de cette hypothèse.

— Pour moi, le mot est une chose secondaire. Le courrier aérien de Chine m'a apporté un pli de Koang-Si, dix jours avant votre arrivée. Il contenait une explication détaillée de votre rôle dans cette affaire et surtout une photographie très nette de votre personne. Je vous ai identifié dès que vous êtes apparu, je ne risquais guère de me tromper.

— Tout s'est-il bien passé ce matin?

— A merveille! La drogue est maintenant dans les sous-sols de la maison; je mets au défi n'importe quel policier non averti de la découvrir... Maupuy lui-même ne la trouverait pas!

Lastange sursauta.

— Maupuy!... Vous connaissez l'inspecteur Raoul Maupuy?

— Qui ne le connaît pas?... Un homme dur... il m'a fait purger cinq années de Centrale, sans compter les mois de prévention!... Il vous intéresse ce type-là?

— C'est aussi lui qui me fit condamner il y a sept ans!

— Une vieille connaissance, alors! Excellente occasion de prendre votre revanche!

— Ma revanche?

— Oui, car vous aurez sans doute affaire à lui... Entrez avec moi dans la grange de cette vieille bâtisse, il y a une table, des chaises boiteuses et une bouteille de cognac en réserve. Nous serons plus à l'aise pour causer qu'en plein vent.

— Qu'avez-vous donc à me dire?

— Koang-Si m'a ordonné de vous donner tous les détails nécessaires sur la mission dont vous êtes chargé. Il faut donc que je vous entretienne de Raoul Maupuy et de la bande d'Anna Karine.

Ils pénétrèrent dans une vaste remise à laquelle manquait la moitié du toit. Lastange attendit que son compagnon eût allumé une chandelle à la flamme fumeuse placée dans une niche de pierre puis s'installa devant une table de bois couverte de poussière.

Le complice marseillais de Koang-Si, qui répondait au nom de Barrel, tira une bouteille et deux verres de l'intérieur d'une caisse vermoulue pour les disposer sur le meuble rudimentaire.

— J'attends vos explications! lança Lastange lorsque les verres furent pleins.

— Vous allez avoir affaire avec l'association d'Anna Karine. C'est une des plus importantes organisations internationales après celle de Koang-Si. Elle achète l'opium à de bons prix et se charge de l'écouler en détail dans toute la France et l'Europe Centrale... Cette affaire présente deux inconvénients pour vous. En premier lieu, Anna Karine est rusée et âpre au gain. Elle emploiera tous les moyens pour vous faire trahir Koang-Si afin d'obtenir la drogue sans bourse délier. Je ne pense pas que vous soyez assez sot pour l'écouter. Dans le cas contraire, vous savez ce qui vous attend : nous nous mettrons à votre recherche pour vous punir...

— Inutile de me donner des détails, je connais les lois de la bande.

— Parfait! Le second danger est représenté par l'inspecteur Maupuy. C'est lui qui est chargé de dépister Anna Karine et de trouver ses fournisseurs. Il a découvert beaucoup de choses en peu de temps A Marseille, les hommes de Koang-Si sont repérés de même qu'à Shanghaï où la police locale a bien travaillé. En un mot, nous ne pouvons plus agir, il n'y a que vous qui puissiez encore circuler sans éveiller son attention.

« Quant à l'organisation de Paris, elle n'est pas

plus tranquille. Les principaux complices d'Anna Karine ont été arrêtés, il n'y a qu'elle qui soit parvenue à passer entre les mailles du filet. Vous aurez donc plus d'une occasion d'entendre parler de Maupuy. Vous le connaissez suffisamment pour savoir qu'il est préférable de ne pas se trouver sur son chemin. Ne commettez aucune imprudence et battez en retraite sans hésitation si les affaires tournent mal... Telles sont les recommandantion de Koang-Si.

— C'est bien! Où dois-je trouver Anna Karine?

— Je vais vous communiquer les renseignements nécessaires à ce sujet. Votre premier rendez-vous est fixé au Bar des Etrangers... Le connaissez-vous?

— Je le connais.

— Mardi à six heures de l'après-midi, vous y trouverez Anna Karine. Elle sera assise devant la table formant l'angle du mur et de la devanture vitrée : elle lira un journal russe *La Pravda*. Vous n'aurez qu'à vous asseoir en face d'elle en usant d'une banale formule de politesse. Elle vous demandera si vous avez fait un bon voyage, vous répondrez par la phrase de reconnaissance suivante : « Il m'a paru long car j'avais hâte de vous voir »... C'est tout!... Vous agirez ensuite selon les instructions que vous avez reçues à Shanghaï.

— Croyez-vous que le marché va se conclure au Bar des Etrangers?

— Non! La prise de contact s'effectuera seulement dans cet établissement, le reste se passera sans doute dans un des repaires de la bande ou dans un des taudis où logent les colporteurs chinois qui sont les plus discrets complices d'Anna Karine. Un bon conseil : quoi qu'il arrive simulez une parfaite soumission à la volonté de la Russe car si vous prenez une attitude menaçante, je ne donne pas cher de votre vie.

— Merci, Barrel! Je vous reverrai au moment de la livraison?

— En effet!... Bonne chance!

CHAPITRE IV

Le Bar des Etrangers se trouvait situé dans un quartier excentrique de la capitale. Il formait l'angle de deux rues étroites qu'animait une population d'escarpes et de filles tombées au dernier stade de la dégradation.

Jean Lastange poussa délibérément la porte du bar. Au fond de la salle assez vaste et presque déserte, il vit près de la baie vitrée une silhouette féminine dont le visage disparaissait derrière un journal déployé, *La Pravda*.

Traversant le bar, il vint s'asseoir en face d'Anna Karine.

Celle-ci abaissa brusquement le journal.

— Bonjour, Lastange! Quel heureux hasard de vous retrouver!

Il étouffa une exclamation de stupeur en reconnaissant en Anna Karine la femme qui l'avait trompé et fait arrêter par Maupuy sept ans plus tôt.

— Vera Skoblenz! murmura-t-il en reprenant son sang-froid.

— Elle-même! Avez-vous fait un bon voyage? demanda-t-elle ironiquement.

— « Il m'a paru long car j'avais hâte de vous voir », répondit-il avec calme.

— Vous êtes bien l'envoyé de Koang-Si!... Vous avez fait du chemin depuis notre séparation. Devenir le premier lieutenant du plus grand trafiquant chinois n'est pas à la portée de tout le monde. Mes félicitations! Vous avez paru surpris de me retrouver, vous ne vous attendiez pas à découvrir votre ancienne amie dans la personne d'Anna Karine.

— C'est exact! En revanche, je constate que mon apparition ne vous a guère troublée.

— J'ai eu l'avantage de me préparer à cette rencontre car je vous ai vu arriver de loin grâce à la

baie vitrée... Je vous ai reconnu immédiatement, vous n'avez guère changé...

— Et moi, je vous retrouve aussi belle qu'il y a quelques années.

Lastange ne mentait pas. L'aventurière, âgée maintenant de plus de trente ans, conservait la même séduction perverse et provocante qui avait jadis ensorcelé Lastange. Des cheveux naturellement blonds encadraient un visage aux lignes pures dont les yeux sombres légèrement étirés vers les pommettes accentuaient le troublant attrait. Une bouche aux lèvres carminées dont les commissures s'incurvaient légèrement vers le bas ajoutait une note sensuelle dans cette physionomie.

— Vous devez être heureux de me retrouver : l'occasion de vous venger de ma trahison passée vous est ainsi offerte.

— Je n'ai plus de rancune, murmura-t-il d'une voix neutre... Au début, je vous ai haïe puis mon ressentiment s'est apaisé; il n'est plus resté en moi que le précieux souvenir des instants passés ensemble... Je vous ai regrettée, Vera Skoblenz!

Elle leva sur lui un regard où se lisait une stupéfaction sans borne, se demandant si Lastange était sincère ou mentait. Celui-ci conservait un visage impénétrable : seul l'éclat plus vif des prunelles attestait d'un émoi véritable refoulé au plus profond de lui-même.

— Parlez-vous franchement?

Il inclina la tête en silence.

— Ainsi, vous me pardonneriez mon attitude passée! Vous ne chercheriez pas à m'en punir?

— Vous étiez jeune, vous avez agi dans un moment d'égarement que j'excuse... Quant aux mois d'emprisonnement consécutifs à votre trahison, je ne peux les regretter puisqu'ils m'ont permis de connaître des complices de Koang-Si : d'entrer dans la bande et de réussir de fructueuses opérations...

Un instant de silence ponctua cette étrange confession.

— Ce qui m'a fait le plus souffrir, reprit-il âprement, c'est de ne pas vous avoir retrouvée. Je vous ai cherchée longtemps, non pour me venger mais pour reprendre la vie d'aventures avec vous... J'aurais fait n'importe quelle besogne pour vous, je serais devenu votre esclave.

La jeune femme fixait sur lui un regard triomphant.

— Et maintenant? murmura-t-elle en approchant son visage du sien.

Lastange sursauta! Ces deux mots semblaient le ramener au sens de la réalité.

— Maintenant! balbutia-t-il... C'est différent!... trop de choses sont changées.

Il passa la main sur son front comme s'il voulait en chasser les pensées qui l'obsédaient.

— Parlons de nos affaires, déclara-t-il brusquement. Nous ne sommes pas là pour évoquer ces lointains souvenirs de notre vie commune.

— Si vous voulez! jeta-t-elle avec indifférence.

— Vous achetez de l'opium, je crois?

— Seulement quand les prix sont intéressants et par grosse quantité!

— J'en ai quinze cents kilos à vous proposer!

Une minute de silence s'écoula.

— Vous n'en demandez pas le prix? insista Lastange.

— Vous êtes bien pressé!... Je ne traite pas un tel marché dans un bar.

— Où, alors?

— Chez moi, à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Je vous accompagne!

— Pas aujourd'hui! Demain soir à neuf heures!

— Où habitez-vous?

Lastange avait lancé cette phrase avec toute la naïveté désirée. Néanmoins, Anna Karine ne donna pas dans le piège.

— Personne ne le sait et vous ne m'inspirez pas encore assez de confiance pour que je vous l'indique.

— Comment vous trouverai-je?

— A deux pas d'ici, il existe une fumerie camouflée en dortoir chinois. Celui qui la dirige se nomme Wang-Loo. Vous n'aurez qu'à vous présenter à lui demain à neuf heures.

— Quelle rue? quel numéro?

— Il n'y en a pas! Vous suivrez la rue qui passe devant le Bar des Etrangers jusqu'au point où elle aboutit à des terrains vagues où sont construits des baraquements en planches occupés par des Asiatiques. Vous n'aurez qu'à demander où habite Wang-Loo, on vous renseignera.

— Je vous trouverai là-bas?

— Oui!

— Si je comprends bien, vous ne voulez pas de ma compagnie ce soir... Vous êtes sans doute occupée ailleurs!

— En effet! Mais par des affaires sérieuses.

— Je les imagine facilement, ricana-t-il. Il y a sept ans vous seriez allée retrouver mon rival du moment, Georges Bruzes, maintenant, vous me quittez pour un autre.

— Je m'attendais à tout sauf à une scène de cette sorte, lança-t-elle en souriant... Vous êtes toujours le même, Lastange, emporté, jaloux... un rien vous rend furieux!...

— Je vous aime encore!...

— C'est visible!... Eh bien, patientez jusqu'à demain, votre heure est peut-être proche! Je dois avouer que je ne vous ai pas retrouvé sans trouble... Nous avons passé une année de notre belle jeunesse à nous aimer passionnément : ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas.

— Il ne tient qu'à vous de renouer cette merveilleuse idylle, prononça-t-il en lui prenant la main.

— Demain, murmura-t-elle, nous reparlerons de cela dans l'intimité et nous conclurons cette affaire d'opium entre deux baisers!

— L'opium est maintenant une question secondaire!... Ce que je désire avant tout, c'est vous!

La Russe qui s'était levée pour signifier la fin de

l'entretien se rassit en entendant cette dernière phrase.

— Si votre maître vous entendait, dit-elle en riant, il vous retirerait une grande partie de son estime.

— Koang-Si est loin et vous comptez seule à mes yeux!... Je n'éprouve aucune sympathie pour ce Chinois.

— On dit cependant que ses amis lui sont dévoués parce qu'il les paye bien!

— Il ne paye jamais assez les risques qu'il leur fait courir!

— Tiens! Je vous croyais satisfait de votre sort.

— Je ne veux plus retourner à Shanghaï!

— L'argent que vous allez toucher, il faudra bien le remettre à Koang-Si.

— Je trouverai un moyen pour le lui faire parvenir, mais moi, je vous ai retrouvée et ne vous quitte plus!

— Je suis persuadée que nous nous accorderons très vite et redeviendrons le couple le plus heureux de la terre... Bonsoir, Lastange! Ne manquez pas le rendez-vous chez Wang-Loo!

Leurs mains se joignirent dans une étreinte longue et expressive puis il se leva et sortit.

Dès que la porte se fût refermée, un consommateur attablé à l'autre extrémité du bar se leva pour venir occuper la place de Lastange.

— Eh bien, Anna? Le résultat de cette première entrevue?

— Excellent!... J'ai souvent rencontré des imbéciles, mais jamais un comme celui-là!... C'est une ancienne connaissance à laquelle mes faveurs ont coûté deux ans de Centrale. Ceci n'empêche pas qu'aujourd'hui il soit à mes genoux.

— Les quinze cents kilos de drogue?

— Nous les aurons!

— Comment les payerons-nous?

— J'en fais mon affaire! Pendant deux ou trois jours je filerai le parfait amour avec l'envoyé de Koang-Si afin de lui faire avouer le lieu où est entre-

posé l'opium. Tu te chargeras ensuite de l'enlever et moi de me débarrasser de cet encombrant personnage.

— Il ne sera pas assez niais pour donner dans le piège!

— Je le tiens! te dis-je, il fera ce que je voudrai.

L'homme ne répondit pas mais son attitude exprimait nettement le doute.

— Qu'y a-t-il? Tu ne veux pas me croire?

— Je crois qu'Anna Karine va commettre la plus belle erreur de sa carrière, laissa-t-il tomber froidement... Si cet individu était aussi sot qu'on le pense, il ne serait pas le principal auxiliaire de Koang-Si. Le Chinois choisit toujours bien ses représentants : nous ne sommes jamais parvenus à leur damer le pion. Je ne distingue pas pourquoi celui-là ferait exception à la règle.

— Ainsi, la scène d'amour qu'il vient de me jouer serait simulée! Il ne songerait qu'à se venger et à faire une excellente affaire de son opium!

— Telle est mon opinion!

La pseudo Anna Karine demeura songeuse. Elle souleva un coin du rideau et vit au loin dans la ruelle déserte, la haute silhouette de Lastange qui s'éloignait sans hâte.

— Je crois que tu te trompes, Angelio! Néanmoins, deux précautions valent mieux qu'une!

— Fung! appela-t-elle à haute voix.

Un colporteur chinois qui somnolait sur une banquette répondit à son appel. Il avait un visage fourbe et rusé, un sourire de basse servilité ne quittait jamais ses lèvres.

Anna Karine lui donna quelques ordres brefs. Il prit sa mallette contenant une infinité de bibelots hétéroclites et sortit du Bar des Etrangers.

CHAPITRE V

Jean Lastange marchait sans se presser. Une ex-

pression satisfaite se lisait sur son visage : par instant, ses yeux s'animaient à l'évocation de la scène qu'il venait de vivre.

Il prit un taxi dès qu'il fut sorti du quartier louche et se fit conduire à l'hôtel où il était descendu.

Sitôt seul dans sa chambre, il décrocha l'appareil téléphonique et demanda la Sûreté. La communication s'établit, une voix répondit à Lastange.

— L'inspecteur-chef Maupuy est-il dans son bureau? interrogea-t-il.

— Oui! Que lui voulez-vous?

— Demandez-lui s'il peut recevoir ce soir même Jean Lastange... Il retrouvera ce nom dans le dossier de l'affaire Vera Skoblenz.

— De quoi s'agit-il?

— D'une question à laquelle il attache la plus haute importance, c'est tout ce que je puis vous dire!

— Donnez-moi votre numéro, je vous rappelle dans un quart d'heure!

Lastange reposa le récepteur.

— J'attendais cette occasion depuis six ans! murmura-t-il... Je finissais par croire qu'elle ne se présenterait jamais.

Il s'approcha de la fenêtre pour s'absorber dans la contemplation du flot des passants qui s'écoulait de part et d'autre du boulevard envahi par les premières ombres de la nuit.

Soudain il tressaillit en remarquant les allées et venues d'un colporteur chinois proposant sa marchandise d'un geste machinal et distrait tandis que de temps à autre il jetait un bref coup d'œil sur la façade de l'hôtel.

— On se méfie! ironisa-t-il... Si cet homme avait agi avec plus d'habileté, j'étais perdu... Demain soir Anna Karine me faisait exécuter sans rémission... La bataille commence bien!

Il continua d'observer l'espion qu'une promenade lente ramenait sans cesse devant l'entrée.

La sonnerie du téléphone lui fit quitter la fenêtre.

La même voix qu'il avait entendue parla.

— Monsieur Lastange ?... Ici Sûreté Générale... L'inspecteur-chef Maupuy vous attend dans son bureau après le dîner, à neuf heures.

— Merci! Je serai exact!

Il consulta sa montre, il était sept heures trente. Il quitta son appartement et sortit de l'établissement sans accorder un regard au colporteur qui se hâta de proposer ses bibelots à des clients indifférents en le voyant paraître.

Il s'éloigna du pas lent et incertain des oisifs, passant devant plusieurs restaurants en consultant longuement les menus avant de reprendre sa promenade. Un coup d'œil jeté à droite et à gauche à la faveur d'une traversée de rue lui permit de constater que le Jaune le suivait toujours à vingt pas de distance.

Il était huit heures quinze lorsqu'il pénétra enfin dans un restaurant. Il en sortit une demi-heure plus tard et à son grand étonnement ne vit plus le Chinois.

— Se serait-il lassé? songea-t-il.

Malheureusement il n'en était rien. L'Asiatique qui le pistait avec une plus grande facilité en raison de la nuit complète reparut au moment où il pénétrait dans les locaux de la Sûreté.

Il songea qu'il était perdu car Anna Karine ne tarderait pas à connaître le but de sa promenade nocturne et elle conclurait sans tarder à la trahison.

— Conduisez-moi vers l'inspecteur-chef Maupuy, lança-t-il au planton, je suis très pressé il faut que je le voie sans tarder.

— Qui êtes-vous?

— Jean Lastange!

— En effet, il vous attend! Suivez-moi.

L'envoyé de Koang-Si pénétra dans le cabinet de son ancien ennemi.

Raoul Maupuy avait à peine dépassé la trentaine. Lorsqu'il avait arrêté Lastange, il faisait ses débuts dans la carrière policière. Débuts qui furent d'ailleurs assez remarquables pour l'amener rapidement

au grade d'inspecteur-chef... Il était de taille moyenne mais bien découplée. Vêtu avec une élégance sobre et discrète, soigné de sa personne, il ne rappelait en rien le type du policier classique, lourd et grotesque, maintes fois caricaturé. Son visage agréable, à l'expression énergique n'était pas dépourvu d'attraits et inspirait d'emblée la sympathie.

— Bonjour, Lastange! Je me souviens de vous : j'ai revu votre dossier avant votre arrivée.

— Inspecteur, avant d'entamer cet entretien qui est d'une importance capitale, pouvez-vous donner l'ordre d'arrêter le colporteur chinois qui se trouve dans la rue, sous vos fenêtres?

Maupuy ne manifesta aucune surprise. Il se dirigea vers la baie vitrée suivi de son visiteur et aperçut le Chinois.

— Il s'en va! haleta Lastange... Faites vite!

— Singulière demande! Je ne peux faire arrêter cet homme sans motif!

— En lui laissant prendre le large, vous signez ma condamnation à mort et vous perdez toute chance de mettre la main sur la bande d'Anna Karine.

— Anna Karine!... Vous savez quelque chose sur elle?

— C'est à cause d'elle que je suis là ce soir!

— Dans ce cas, nous pouvons toujours soumettre votre homme à un interrogatoire d'identité et trouver un moyen de le retenir vingt-quatre heures ou davantage.

— Vingt-quatre heures seront suffisantes mais empêchez-le de rejoindre ses complices.

Maupuy donna quelques ordres brefs par téléphone. Lastange qui n'avait pas quitté la fenêtre vit deux inspecteurs se diriger vers le Chinois qui s'éloignait, le rejoindre et l'emmener vers l'immeuble malgré ses protestations.

Il revint vers le bureau du détective et se laissa tomber sur un siège avec un soulagement visible.

— Vous êtes satisfait! constata l'inspecteur... Alors, je vous écoute : qu'êtes-vous venu faire ici?

— Une sale besogne! Je viens dénoncer.

— Qui?

— Anna Karine!... La connaissez-vous?

— Je n'entends parler que d'elle depuis trois ans et n'ai jamais pu lui mettre la main au collet... Je m'étonne Lastange de vous voir mêlé à cette affaire! J'ai examiné voire dossier depuis votre libération car vous savez que nous ne perdons jamais de vue nos anciens clients. Il n'y a rien à objecter contre votre conduite : vous vivez à Shanghaï dans la concession française où vous travaillez honnêtement. Votre fille est avec vous, vous vous sacrifiez pour l'élever convenablement... Un seul point difficile à élucider : le genre d'existence que mène Monique Lastange et vous-même n'est pas en rapport avec vos modestes appointements d'expéditionnaire dans un entrepôt de riz. La police locale n'a pas éclairci ce mystère... A moins qu'il existe une corrélation entre vos dépenses et vos fréquentes visites à une certaine Alice Raven qui appartient, si mes renseignements sont bons à la bande de l'insaisissable Koang-Si... Je ne me trompe pas! n'est-ce pas?

— J'imagine que vous ne me croyez pas assez stupide pour vous répondre. Je ne suis pas venu pour me confesser!

— Remarquez Lastange que tout ce que je viens de dire est superficiel et sans fondement solide. Pour tous et plus encore pour moi vous êtes un coupable repenti qui a payé sa dette à la société, achetant ainsi le droit de vivre en honnête homme.

— Je préfère vous entendre causer ainsi!

— Depuis quand êtes-vous à Paris?

— Depuis deux jours!

— Pour quel motif avez-vous quitté la Chine?

— Il y a six ans que je suis parti. Le souvenir du pays m'obsédait. Un jour j'ai pris le bateau!

— C'est une raison!... Votre fille vous accompagne?

— Non! Je l'ai laissée là-bas sous la garde de quelques amis honnêtes.

— Maintenant, je suis prêt à écouter votre récit!

— Tout à l'heure, j'ai rencontré Vera Skoblenz.

— Celle qui vous fit condamner lorsque vous étiez son complice!... Je la croyais disparue à jamais... Le renseignement est d'importance...

— Vera Skoblenz et Anna Karine ne font qu'une seule et même personne.

Une minute de silence s'écoula, marquant la stupéfaction de Maupuy.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez?

— Absolument sûr!... J'ai un rendez-vous avec elle pour demain soir à neuf heures!

— Je vois que vous avez repris vos bonnes relations du temps passé!

— Pour me venger plus facilement... Elle m'a trompé, elle m'a dénoncé! A mon tour maintenant.

— C'est logique! Et Anna Karine fut assez stupide pour se confier à vous dès son premier entretien.

— J'ai bien joué mon rôle. Cependant elle ne fut pas complètement dupe puisqu'elle me fit espionner par le colporteur que vous venez d'arrêter.

— J'ai peine à croire qu'il n'y ait que ce simple souvenirs de vos amours passées entre la Russe et vous!... Ce rendez-vous obtenu si aisément me surprend.

— Que voulez-vous dire?

— J'effectue un simple rapprochement de faits. Votre dossier m'indique qu'à Shanghaï vous êtes l'ami intime d'une fille qui fait partie d'une bande de trafiquants internationaux et à Paris je vous trouve en relation avec une femme qui pratique le commerce de l'opium sur une grande échelle... Curieuse coïncidence!

— J'ai cru que vous me considériez comme un honnête homme?

— Jusqu'à un certain point! Cependant, quoi que vous soyez, je vous donne ma parole que vous n'aurez aucun ennui de ma part si j'obtiens un bon résultat grâce à vous!

— Vous l'obtiendrez si vous voulez cerner demain soir à neuf heures le dortoir chinois de Wang-Loo.

— C'est là que vous avez rendez-vous?

— Oui.

Le policier ne put réprimer une grimace de mécontentement.

— Mauvais endroit! Tous les Chinois du quartier sont les complices de Wang-Loo : le dortoir est truqué : les hôtes disparaissent à la première alerte sans qu'il soit possible de les retrouver. J'ai perdu deux hommes chez Wang-Loo au cours d'une rafle et l'un de mes inspecteurs qui s'était aventuré seul dans le repaire fut retrouvé deux jours plus tard dans la Seine avec un poignard dans le cœur.

— C'est pourtant là que je dois rejoindre Anna Karine!

CHAPITRE VI

La nuit était complète lorsque Lastange pénétra dans l'agglomération de masures lépreuses et de cabanes en planches du quartier chinois. Des lumières vacillantes coloraient çà et là des fenêtres aux vitres crasseuses. Des ombres se profilaient de temps à autre dans les ruelles sordides et empuanties séparant ces étranges habitations.

Interpellant un Asiatique passant à ses côtés, il lui demanda la demeure de Wang-Loo.

L'homme jeta un regard méfiant sur sa mise élégante et correcte puis donna le renseignement.

Lastange suivit la direction indiquée jusqu'au moment où il parvint devant une maison basse à la façade décrépie, aux fenêtres étroites fermées par de solides contrevents de bois.

Il plongea la main dans sa poche, abaissa le cran de sûreté de son automatique puis jeta un coup d'œil circonspect autour de lui. A dix pas, trois miséreux en haillons dormaient étendus dans l'herbe nouvelle

d'un talus : un peu plus loin, sur le seuil d'une baraque abandonnée, deux escarpes jouaient avec fièvre une partie de dés à la lueur vacillante d'une chandelle. Enfin, derrière lui, il distingua la silhouette d'un Chinois chargé de son éternel ballot de marchandises variées, avançant à petits pas dans sa direction.

Lastange frappa à la porte vermoulue de la maison de Wang-Loo. Celle-ci s'ouvrit, une ombre se profila dans l'entre-bâillement.

— Que voulez-vous? nasilla-t-elle.

— Voir Anna Karine. Je suis Jean Lastange : elle m'attend à neuf heures.

La pièce où il pénétra était vaste et délabrée. Le long des murs, des ombres étaient étendues sur des couchettes de paille posées à même le sol. Une lampe rudimentaire garnie d'un abat-jour rouge éclairait le tout d'une lumière tamisée et lugubre. La plupart des hommes occupant le dortoir paraissaient profondément endormis, certains rêvaient les yeux fixés sur les poutres noircies du plafond sans s'occuper de l'arrivée du visiteur. Une odeur écœurante planait dans cette pièce sordide : Lastange n'y prit même pas garde et suivit son guide vers un couloir étroit s'ouvrant dans le fond.

Aussitôt, un parfum subtil et pénétrant remplaça l'âcre odeur du dortoir. Il reconnut l'odeur caractéristique des boulettes d'opium grésillant à l'extrémité des aiguilles d'argent. Cependant, il ne traversa aucune fumerie : son guide silencieux continuait de le conduire à travers des couloirs obscurs sur lesquels donnaient des portes masquées pour la plupart par de lourdes draperies.

— Je n'aurais jamais cru la maison de Wang-Loo si spacieuse! murmura-t-il.

Il se souvint que Raoul Maupuy lui avait indiqué que la fumerie clandestine possédait plusieurs issues secrètes dont la police connaissait mal l'aboutissement. Une angoisse légitime l'envahit en songeant qu'à l'heure actuelle il devait se trouver loin de la

maison du terrain vague. Pour ajouter à son désarroi, l'impression tenace d'une présence derrière lui, s'implanta dans son esprit. Cette étrange sensation l'obsédait depuis son passage dans le dortoir. A maintes reprises il avait perçu des bruits de pas étouffés.

— On me suit! songea-t-il. Un Chinois a sans doute reçu l'ordre de me surveiller discrètement... Maintenant, je suis trop éloigné de l'entrée pour pouvoir compter sur Maupuy. Malgré sa meilleure volonté, il ne pourra retrouver ma trace.

Cette promenade à travers la sinistre maison dura plusieurs minutes.

L'Asiatique le précédant s'arrêta enfin devant une porte à deux battants qui semblait terminer le couloir.

— Vous voici chez Anna Karine! annonça-t-il.

Il s'effaça pour lui livrer passage. Lastange poussa la porte, fit quelques pas puis se tourna vivement en entendant une plainte étouffée derrière lui.

Une scène incroyable se déroula alors.

Il distingua deux ombres qui luttaient farouchement à six pas de lui : l'une d'elles n'était autre que son guide, quant à l'autre, il ne put d'abord l'identifier.

Le combat fut bref. Celui qui l'avait conduit demeura inerte sur le sol tandis que son agresseur se relevait avec souplesse. Lastange faillit laisser échapper un cri de surprise en reconnaissant en lui le Chinois qui marchait sur ses traces le long du terrain vague avant son entrée dans le repaire de Wang-Loo.

D'un geste impérieux, il lui fit signe de continuer sa marche. Lastange obéit sans discuter et le Jaune se glissa derrière lui dans l'entre-bâillement de la porte puis referma le battant silencieusement.

L'ancien complice de Vera Skoblenz traversa une pièce bien éclairée et s'immobilisa devant une tenture ne sachant s'il fallait demeurer là ou soulever celle-ci.

Soudain, il se tourna vers la droite : une porte

aux contours habilement dissimulés par les moulures d'une boiserie venait de s'ouvrir : Anna Karine était dans la pièce. Il ne vit qu'elle : le mystérieux Asiatique qui était entré avec lui après avoir assommé son guide semblait s'être volatilisé.

— Bonjour Lastange! Vous êtes en retard.

— Quelle étrange maison que la vôtre! Je ne sais même plus dans quelle partie de l'immeuble votre serviteur m'a conduit?

— Ne cherchez pas : vous êtes à des centaines de mètres de la fumerie de Wang-Loo... Les gens qui viennent ici n'en sortent que si tel est mon bon plaisir.

— Qu'importe! Mon plus cher désir est réalisé : je suis seul avec vous, chez vous...

— Vous êtes bien chez moi, Lastange! Quant à y être seul, c'est une affaire différente.

— Que voulez-vous dire?

— Que de nombreuses expériences m'ont rendue prudente. J'ai accoutumé de m'entourer de gens dévoués qui ont pour mission de veiller sur moi en toute circonstance.

— Ainsi vous avez recruté des témoins qui assisteront à notre entrevue?

— Personne ne nous écoutera mais sur un simple geste de ma part, des gens peuvent surgir pour me protéger.

— Merci de cette marque de confiance! répondit-il amèrement.

— Je vous ai perdu de vue durant de nombreuses années : je ne sais exactement quelles sont vos intentions actuelles. Vous n'avez d'ailleurs rien à craindre si vous êtes loyal.

— Je ne crains rien! riposta-t-il avec ironie : il me semble au contraire que c'est vous qui me redoutez.

— Vous n'avez pas tout à fait tort : votre stupidité m'effraye! J'ai peine à croire que le représentant de Koang-Si à Paris soit aussi naïf que vous semblez l'être.

— Le compliment me touche! Nous voilà très loin du délicieux tête-à-tête que vous m'aviez promis.

Anna Karine dédaigna cette remarque.

— En second lieu, ajouta-t-elle, un de mes plus fidèles complices n'a pas reparu. Cette absence m'inquiète au plus haut point.

— Je ne comprends pas le rapport qui peut exister entre cet homme et moi?

— J'avais chargé Fung de vous surveiller! scanda-t-elle.

Lastange simula la plus grande indignation.

— Vous êtes une femme de tête, Anna Karine mais vos façons d'agir ne me plaisent guère.

— C'est le cadet de mes soucis!

— C'est bien! Je me suis trompé hier sur vos véritables sentiments. Il ne me reste plus qu'à traiter rapidement l'affaire qui m'amène et à retourner à Shanghaï.

— Vous ne partirez pas avant que Fung ne soit revenu. Je désire savoir ce que vous avez fait depuis hier.

— Je vous répète que je ne connais pas cet individu.

— Je maintiens mes soupçons car je ne vous crois pas.

— Dois-je conclure que je suis tombé dans un guet-apens?

— Pas du tout! La prudence me dicte seule ma conduite. Voulez-vous que nous parlions d'affaires?

Il hésita un long moment.

— Soit! concéda-t-il enfin... Puisqu'il me faut attendre l'arrivée de ce Jaune, je préfère ne pas demeurer inactif.

— Enfin, vous voilà raisonnable!

— J'ai quinze cents kilogs d'opium disponibles : les voulez-vous?

— Certes!... A quel prix?

— Dans quelle monnaie désirez-vous me régler?

— En livres sterling!

— Le kilog vaut six livres!

— C'est à voir!... L'opium est en France?

— Que vous importe!... Nous fixerons le lieu de livraison en dernière minute.

— La qualité?

— Elle est telle qu'en traitant la drogue habilement, vous pourrez doubler le poids. La clientèle européenne n'est pas exigeante sur ce point.

— Savez-vous que je vous admire, Lastange! Vous avez acquis une maîtrise de vous remarquable... Vous êtes devenu un véritable businessman.

— Je croyais que vous me considériez comme un individu stupide!

— Je me suis trompée.

Un temps de silence s'écoula.

— Eh bien! Que décidez-vous? insista Lastange.

— Rien pour le moment. Je songe à l'admirable association que nous pourrions former tous deux.

— Je ne comprends plus! Vous avez repoussé mes avances tout à l'heure et maintenant vous accomplissez le premier pas!... Que signifie ceci?

— Supposez que j'abandonne Paris, mes amis, pour vous suivre où vous voudrez... Que penseriez-vous de moi?

— Je ne porterais aucun jugement sur votre acte mais je remercierais le hasard de nous avoir réunis.

— Nous irions très loin, recommencer une vie aventureuse sur une terre étrangère où personne ne nous connaîtrait.

— Il faut cependant de l'argent pour cela!

— Si vous m'aimez assez, vous en trouverez.

— Ce me sera difficile si Fung ne revient pas ce soir! soupira-t-il.

— Ne parlons plus de cet insignifiant personnage... L'argent qui nous donnera le bonheur, vous le possédez déjà : vous n'avez qu'à vendre pour votre propre compte l'opium de Koang-Si. Je m'engage à vous aider : je connais des groupements concurrents qui l'achèteront.

— La ruse est enfantine! n'insistez pas, j'ai parfaitement compris votre comédie...

Il s'interrompit. Un Chinois parut sur le seuil et adressa un signe à la jeune femme qui le rejoignit. Un colloque animé s'établit à voix basse. Lorsqu'elle revint vers Lastange, son attitude s'était modifiée : une flamme cruelle brillait dans ses yeux; une demi-douzaine d'Asiatiques pénétrèrent dans la salle.

Lastange comprit le danger mais conserva son calme.

— Vous prétendez que je joue une comédie, scanda-t-elle c'est exact! Je veux savoir où se trouve l'opium de Koang-Si. Si vous refusez de me renseigner, vous êtes un homme perdu. Personne ne pourra vous sauver, même pas la police.

Lastange pâlit et porta vivement la main vers la poche où se trouvait son automatique. L'arme n'y était plus. Un des complices d'Anna Karine qui s'était approché l'avait habilement subtilisée à son insu.

— Mes hommes sont d'une adresse étonnante, ricana la Russe. Vous venez d'en faire une expérience. mais la suivante vous convaincra davantage. Voyez comme Hong-Tao est habile à lancer un poignard.

Avec une rapidité surprenante, un des Jaunes s'avança au centre de la pièce et lança à toute volée un poignard à manche d'ivoire contre une tenture garnissant le fond de la salle.

On entendit une plainte étouffée, la draperie s'agita, un homme dissimulé derrière elle s'affaissa lourdement sur le sol. Le poignard enfoncé dans le côté gauche de la poitrine à hauteur du cœur déchira l'étoffe sur toute sa longueur avec un craquement sinistre. La victime était le Chinois qui avait suivi Lastange et assommé le guide.

Maintenant, la lumière diffuse tombant du plafonnier frappait son visage d'aplomb, révélant les détails d'un maquillage habile.

— Bien déguisé votre inspecteur Maupuy! Malheureusement son fard ne lui aura pas été d'un grand secours.

Lastange livide demeurait immobile au milieu de la pièce. Il ne réagit même pas lorsque les sinistres complices d'Anna Karine le ligotèrent étroitement sur un siège.

— Vous êtes habile, Lastange! J'ai failli me laisser prendre à votre jeu. Par bonheur Hong-Tao m'a prévenu à temps. Il a découvert le cadavre de Wang-Loo dans le couloir et son enquête n'a pas duré. Les hommes, du dortoir l'ont prévenu qu'un inconnu s'était glissé dans la maison à la suite de Wang-Loo et de l'Européen qui était entré. Je suppose qu'il dut crocheter la serrure avec une grande habileté pour ne pas provoquer le moindre bruit d'effraction. Les nôtres l'ont pris pour un familier des lieux possédant les moyens d'entrer, son déguisement parfait acheva de les convaincre : aucun d'eux ne s'est opposé à ce qu'il vous suive dans le passage secret.

« Hong-Tao n'en est pas demeuré là. Il a inspecté les alentours et s'est aperçu que la maison était cernée par une foule de clochards et d'escarpes qui ne sont que des policiers déguisés. Il est venu m'en informer : un rapide regard dans cette pièce lui fit découvrir qu'une des tentures épousait la forme d'un corps humain. J'ai compris votre trahison. Hier en sortant du bar vous avez alerté la police ou plus exactement l'inspecteur Maupuy qui s'est hâté de profiter de l'aubaine... Je devine que Fung a commis quelque imprudence et qu'il doit être maintenant derrière les barreaux d'une prison... Vous allez payer chèrement cet acte d'audace, Jean Lastange. Quand vos amis de la Sûreté fouilleront les lieux, ils ne trouveront personne sinon deux cadavres : celui de Maupuy et le vôtre.

« Vous allez mourir mais pas avant de m'avoir indiqué où se trouvent les quinze cents kilogs d'opium venant de Chine.

Lastange qui s'était ressaisi, répondit avec un sang-froid qui stupéfia l'aventurière.

— Perdez l'espoir d'obtenir de moi un tel rensei-

gnement. Il est préférable que vous m'assassiniez tout de suite, vous gagnerez du temps!

CHAPITRE VII

Anna Karine ne s'irrita point de cette assurance narquoise.

— Vous qui venez de Shanghaï,vous devriez savoir que les Chinois possèdent au suprême degré l'art de délier la langue aux plus obstinés.

Lastange frissonna. Il n'ignorait rien de la terrible menace dissimulée sous cette phrase.

— Plutôt que de parler, vous préférez sans doute que je vous livre à Hong-Tao? continua l'étrangère... Eh bien, soit!

Le sinistre Oriental s'avança vers le prisonnier un poignard à lame fine et aiguë dans la main.

Ce fut alors que se produisit une scène hallucinante.

L'inspecteur Maupuy, étendu sur le sol, un poignard enfoncé dans le cœur se dressa d'un bond, un automatique dans la main. Des coups de feu claquèrent : deux des Chinois les plus proches roulèrent à terre. Hong-Tao, le crâne ouvert s'affaissa à son tour, une quatrième balle brisa le lustre, des ténèbres opaques envahirent la pièce.

Jean Lastange éprouva la sensation qu'une main hâtive coupait ses liens. Dix secondes plus tard, il était libre de ses mouvements. Un faisceau de lumière aveuglante provenant d'une lampe de poche balaya la salle révélant chaque détail, explorant les angles et les moindres recoins.

— Ils ont filé! gronda la voix de Maupuy.

Anna Karine et ses complices survivants avaient, en effet, disparu.

— Par ici, Lastange! Retournons au dortoir, j'ai des hommes postés à l'extérieur.

L'interpellé le suivit le long du couloir faiblement éclairé par des veilleuses rouges et entièrement désert.

— Inspecteur, j'ai cru que tout était perdu!... M'expliquerez-vous?...

— C'est très simple! Regardez...

Maupuy entr'ouvrit sa vareuse : le poignard, après avoir perforé un épais portefeuille avait été arrêté par un corselet de cuir garni de lamelles d'acier souples et résistantes.

— Lorsque l'on opère dans le quartier chinois, conclut-il, il faut toujours prendre des précautions. Cette armure sommaire m'a maintes fois sauvé la vie et aujourd'hui, elle m'a permis de tromper Anna Karine et les siens qui me croyaient mort.

Les deux hommes étaient arrivés devant la porte du dortoir. Maupuy l'entre-bâilla légèrement : un couteau lancé avec force vint se planter dans le panneau de bois qu'il traversa de part en part à deux pouces de la tête du policier.

Celui-ci recula prudemment.

— Ceux du dortoir ont été alertés par un moyen quelconque, conclut Lastange, il devient difficile de passer.

Maupuy ne répondit pas. Approchant le canon de son revolver de la raie de lumière formée par la porte à peine ouverte, il visa soigneusement la fenêtre du dortoir aux volets hermétiquement clos, située dans sa ligne de tir.

Il fit feu à deux reprises : au bruit des vitres brisées se mêla celui des contrevents de bois fracturés.

— Mes hommes comprendront qu'il y a bataille, murmura-t-il. Ils viendront à la rescousse.

Il ne se trompait pas. Des coups sourds ébranlèrent le battant vermoulu de la porte qui ne tarda pas à céder. Des hommes surgirent revolver au poing. Parmi eux Lastange reconnut les miséreux qui dormaient dans l'herbe du talus et les joueurs de dés.

Ils bondirent sur les Chinois, frappant sans pitié de la crosse de leurs pistolets ou à l'aide de matra-

ques en caoutchouc. La porte du couloir secret s'ouvrit, des Asiatiques fuyant la mêlée s'y engouffrèrent: Maupuy dissimulé dans l'ombre les abattit l'un après l'autre.

En dix minutes, la place fut nette : l'inspecteur pénétra dans le dortoir pour féliciter ses hommes. Une dizaine de Chinois rassemblés dans un angle menottes aux poignets conservaient une immobilité farouche, d'autres gémissaient sur le sol dans les flaques de sang : quelques-uns enfin demeuraient immobiles à terre, les bras en croix, les yeux révulsés.

— Sandier, occupez-vous à faire disparaître tout cela avec deux de vos hommes. Les autres, suivez-moi! ordonna Maupuy : le travail n'est pas terminé!

Prenant la tête de ses inspecteurs, il suivit le couloir et parvint dans la salle où il avait failli trouver la mort.

Une fouille minutieuse permit de découvrir des salles bien aménagées, communiquant entre elles par des issues secrètes, formant le sous-sol d'une maison en ruines qui s'élevait dans le terrain vague à une cinquantaine de mètres de la fumerie de Wang-Loo. Les Chinois avaient relié les deux maisons par un souterrain, et lorsque l'alarme était donnée dans l'une, ils pouvaient s'enfuir tranquillement dans l'autre.

— Bien imaginé! conclut Maupuy. Grâce à cette disposition, Anna Karine a pu nous échapper une fois de plus... Ce n'est pas encore aujourd'hui que je l'arrêterai!

. . . . . .

Le lendemain au milieu de l'après-midi, Jean Lastange recevait dans sa chambre d'hôtel la visite de Raoul Maupuy.

— Vos indications étaient bonnes, commença l'inspecteur sans préambule, nous avons trouvé quatre cents kilogs d'opium chez Wang-Loo. Les Chinois arrêtés sont tous complices : ils ont avoué être au

service d'Anna Karine mais ignorent où elle s'est enfuie... Je n'ai qu'à vous remercier, Lastange.

— Inutile. Je n'ai agi que par haine et désir de vengeance.

— Je n'entre pas dans de telles considérations... Voulez-vous me permettre encore quelques questions?

— Comme il vous plaira!

— Serait-il indiscret de vous demander où se trouvent les quinze cents kilogs d'opium dont il était question entre vous et la Russe?

— Ils n'existent pas. Je me suis servi de ce prétexte pour allécher Anna Karine et obtenir sa confiance.

Maupuy lui jeta un singulier regard.

— Je n'insiste pas, ironisa-t-il. Cependant il y a une chose que vous ne pouvez nier : vous connaissez la bande de Koang-Si. Avant hier j'en doutais encore mais après avoir écouté l'entrevue avec votre ex-amie, le doute ne m'est plus permis.

— Quelle importance cela peut-il avoir? Je vous ai rendu un service assez grand pour que vous me laissiez en paix.

— Je ne veux pas vous inquiéter. Mais puisque vous êtes entré dans la voie des aveux, vous pouvez la suivre jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive par la suite, je vous assure de mon aide... Vous savez que je chasse impitoyablement les empoisonneurs de la société. J'ai obtenu de nombreux succès en France mais ils seraient complets si je pouvais mettre la main sur les entreprises qui alimentent les trafiquants de notre pays... Supposez que j'anéantisse le commerce de Koang-Si, ce serait un rude coup pour ses clients, n'est-ce pas?

— Koang-Si est à Shanghaï et non à Paris.

— Si l'affaire en valait la peine, je n'hésiterais pas à entreprendre ce voyage.

— Inspecteur, s'il ne s'agissait que de moi, je pourrais vous donner certaines indications susceptibles de vous aider. La vengeance du Chinois ne m'effrayerait pas...

— Quel intérêt supérieur est donc en jeu?

— Monique.

— Votre fille! Que redoutez-vous?

— On s'attaquera à elle pour mieux atteindre le père.

— Nous la protégerons.

— Il est difficile d'échapper aux coups de Koang-Si. Monique est d'autant plus vulnérable qu'elle est sans méfiance car elle ignore tout de mes relations avec la bande.

— Vous avouez donc être en rapport avec Koang-Si?

— Je l'avoue.

— Eh bien! ne vous arrêtez pas! Dites-moi où se trouve l'opium.

— Je vous ai déjà répondu sur ce point.

— Vous avez menti.

— La vie de ma fille dépend de mon silence... N'insistez pas, inspecteur.

— C'est bon! Je me tais... Quand repartez-vous?

— Il y a un paquebot pour l'Extrême-Orient dans dix jours. je compte le prendre si d'ici là on ne m'a pas exécuté.

— Dans dix jours!... Je vous fixe un rendez-vous pour la veille de votre départ. L'acceptez-vous?

— Je n'y vois pas d'inconvénient mais n'espérez pas me voir revenir sur mes décisions.

— Je n'espère rien, je compte seulement sur votre visite... Jusqu'à ce moment vous serez placé sous la protection d'un inspecteur de ma brigade.

— Singulière protection! Vous me faites plutôt surveiller dans l'espoir de recueillir les renseignements que je ne veux vous livrer.

— Il y a une part de vérité dans cette phrase mais je songe surtout que vous n'êtes pas un mauvais homme et qu'il est humain de vous garantir contre la vengeance d'Anna Karine.

— Pourquoi me jugez-vous ainsi?

— Votre conduite envers votre fille me prouve qu'il reste un fond d'honnêteté en vous. Je n'ai en-

core rencontré personne parmi ceux que j'ai arrêté qui se soit sacrifié pour élever correctement son enfant en prenant grand soin de lui dissimuler la honte de son existence.

— C'est vrai! murmura sourdement Lastange!... C'est pour elle que je me suis laissé entraîner dans cette aventure. Je n'avais plus rien et il ne fallait pas qu'elle devinât ma détresse... On m'a donné une petite fortune: j'ai accepté de travailler pour le Chinois.

— Rachetez-vous en me permettant de détruire l'association de malfaiteurs qui vous emploie.

— Non! Vous pouvez m'arrêter si vous le voulez mais je ne parlerai pas.

— Je vous donne ma parole de veiller personnellement sur votre fille!

— ...Je ne peux pas!

— Au revoir Lastange! Souvenez-vous de notre rendez-vous!

— Je serai exact!

CHAPITRE VIII

Jean Lastange n'attendit pas l'expiration de ce délai pour retourner auprès de l'inspecteur. La veille de la date fixée, il reçut un télégramme d'Alice Raven qui le plongea dans une mortelle inquiétude.

Bravant tous les risques que comportait une telle démarche, Alice Raven, fidèle à Lastange, lançait l'avertissement suivant:

« Anna Karine arrivée à Shanghaï par avion. En relation intime avec Koang-Si. Complote un mauvais coup. J'ai placé Monique en sûreté. Reviens sans tarder. — ALICE. »

Affolé, Lastange se rendit aussitôt auprès de Mau-

puy et en guise d'explication lui tendit le messsage.

— Eh bien, Lastange! Que voulez-vous que je fasse? Je ne peux aller à Shanghaï, il me faudrait un motif sérieux.

— L'arrestation d'Anna Karine!

— Elle intéresse maintenant la police locale... Evidemment, si je possédais des renseignements précis sur une bande comme celle de Koang-Si: si j'étais certain d'opérer avec succès en arrivant, de ne pas enquêter en aveugle dans une ville que je ne connais guère... ce serait différent!

— Inspecteur, je suis prêt à tout révéler sur l'association que dirige Koang-Si, sous deux conditions.

— Je vous écoute.

— En premier lieu, je veux que vous me promettiez de protéger Monique. Ceci ne vous sera pas difficile puisqu'elle est menacée par ceux-là mêmes que vous recherchez.

— Accordé!

— Ensuite, je ne veux pas qu'Alice Raven soit inquiétée. Elle est complice de Koang-Si elle aussi, mais elle deviendra la plus précieuse de nos alliées en l'assurant de l'impunité.

— Si je vous donne satisfaction sur ce point me promettez-vous de répondre à toutes mes questions et de me fournir les renseignements qui me sont nécessaires sans réticence?

— Je vous le promets!

— Alors je ne vois plus d'obstacles à notre entente. Nous sommes d'accord!

— Quand partons-nous?

— L'avion pour l'Extrême-Orient quitte le Bourget ce soir à dix heures, nos deux places seront retenues à bord.

— Merci! murmura l'ancien adversaire de Maupuy.

— Une petite question avant de nous quitter: Où se trouvent les quinze cents kilos d'opium que vous veniez vendre à la Russe?

— Dans la banlieue marseillaise: sur la côte; dans

les sous-sols d'une ferme en ruines appelée le « Mas de l'Estargues ».

— Je vais transmettre des ordres à mes collègues de Marseille, en leur recommandant de ne pas opérer avant que nous en ayons terminé avec Anna Karine et Koang-Si.

— Puis-je me retirer?

— Oui. Rendez-vous à dix heures moins le quart à l'aérodrome.

.. ..

La semaine suivante, Maupuy et son compagnon arrivaient à Shanghaï. Le premier soin de ce dernier fut de se rendre à l'appartement où il avait laissé Monique.

Alice Raven n'avait pas menti, la jeune fille n'était plus là. On ignorait où elle se trouvait, il y avait une dizaine de jours qu'elle n'avait pas reparu. Le gardien de l'immeuble ajouta que peu de temps après sa disparition, plusieurs personnes d'aspect peu engageant étaient venues la demander et que des Chinois n'avaient cessé de rôder autour de la maison.

— C'est une chance que cette femme l'ait protégée et cachée, conclut le policier sinon, vous n'auriez jamais retrouvé votre fille... Où allons-nous?

— Au « Top-Down », je veux voir Alice sans retard.

— N'oubliez pas de me signaler les individus qui appartiennent à la bande de Koang-Si. Il doit y en avoir quelques-uns dans ce bar.

— Tout le personnel est plus ou moins affilié à l'entreprise du trafiquant... Mais le plus dangereux de tous est Tcheng, un Chinois cruel et fourbe qui tient le guichet spécial où les clients acquittent le droit d'aller passer une nuit avec les filles du « Top-Down ». Tous s'en méfient car il passe pour être l'espion de Koang-Si et son homme de confiance.

Lorsqu'ils entrèrent, il était environ trois heures

de l'après-midi et le bar était presque désert. Quelques femmes buvaient des boissons fraîches en discourant bruyamment, un groupe d'individus à l'allure équivoque occupait un des angles de la première salle.

Quand Lastange parut, les conversations cessèrent et les consommateurs détournant la tête avec une gêne visible affectèrent de ne pas le reconnaître.

Il ne se méprit pas sur la signification de cette attitude.

— Je suis à l'index, dit-il à Maupuy. Koang-Si a certainement donné l'ordre de me supprimer après avoir entendu la dénonciation d'Anna Karine.

Ils s'en furent occuper une table non loin de la cabine au guichet de verre tenue par Tcheng.

— Voyez le caissier! ironisa Lastange. Il m'a parfaitement vu entrer mais il fait mine de m'ignorer... Celui-là en sait long sur Koang-Si!

Le barmaid s'avança vers eux.

— Bonjour Monsieur Lastange!... Que faut-il vous servir?

— Un mélange de ta composition!... N'importe lequel à condition qu'il ne m'empoisonne pas.

L'autre eut un sourire forcé puis se plaça entre la cabine de Tcheng et les deux hommes.

— Il vous faut voir Francesca! souffla-t-il en faisant mine de recueillir la commande.

Il s'éloigna sans ajouter un mot. Tcheng méfiant à l'extrême quittait en effet son guichet pour se promener ostensiblement à travers la salle.

— Qui est Francesca? demanda Maupuy.

— La blonde que vous apercevez près du comptoir! Je ne sais ce que signifient les paroles du barmaid.

Tcheng s'était approché au moment où le garçon apportait les consommations.

— Appelez Alice et dites-lui que je suis là! ordonna Lastange.

Le caissier chinois se précipita pour répondre.

— Monsieur Lastange, j'ai une très mauvaise nou-

velle à vous annoncer!... Votre amie Alice nous a quittés.

Le père de Monique se domina pour ne pas laisser paraître son trouble.

— Où est-elle, maintenant?

— Nul ne sait. Elle a disparu un beau jour sans prévenir personne. C'est une perte sensible pour notre établissement...

— Quand cela s'est-il passé?

— Il y a plus d'une semaine que je ne l'ai vue!

— Curieux! Elle m'avait cependant fixé rendez-vous ici, dès mon retour! Naturellement, tu ignores son adresse?

— Naturellement!

— Dis-moi, Tcheng! Sais-tu pourquoi tout le monde me tourne le dos, aujourd'hui?

— Je l'ignore! répondit la voix cauteleuse du Jaune.

— Ce sont des imbéciles! J'étais décidé à fêter en leur compagnie la réussite de mon voyage en France, mais puisqu'il en est ainsi ceux du « Top-Down » ne verront pas la couleur de mon argent!

Tcheng ne parvint pas à dissimuler la surprise que lui causait cette déclaration.

— Vous avez fait de bonnes affaires à Paris? demanda-t-il avec une feinte indifférence.

— Excellentes! Le patron sera satisfait: je lui apporte dix mille livres sterling tous frais déduits.

Le Chinois fut sidéré.

— J'ai eu affaire avec forte partie, insista Lastange: cette Anna Karine est une canaille de la pire espèce: je n'ai pas traité avec elle mais avec une association concurrente... Elle ne me l'a pas pardonné! Allons Tcheng! tu demanderas pour moi un rendez-vous à Koang-Si: je repasserai ce soir prendre sa réponse. Précise qu'un de mes amis m'accompagnera. Un homme qui m'a rendu un signalé service pour la vente de l'opium.

— C'est entendu, monsieur Lastange!

— Et maintenant, un peu de gaîté, envoie à notre

table cette délicieuse Francesca: elle remplacera avantageusement Alice Raven qui disparaît sans un mot d'adieu!

— Mais certainement, monsieur Lastange! Je m'étonne même que personne ne soit encore venu vous tenir compagnie!

Il s'éloigna en direction du groupe des femmes.

— Bien travaillé, Lastange! Vous avez semé le doute dans l'esprit de Tcheng qui va faire un rapport détaillé de cette entrevue à son maître. Ce dernier sera forcé d'accepter le rendez-vous et je serai introduit auprès du trafiquant... J'ai bien fait de ne pas lancer immédiatement la sûreté marseillaise sur l'entrepôt d'opium, sinon Koang-Si aurait été prévenu et votre trahison prouvée.

— Jusqu'à présent j'ai manœuvré dans l'intérêt de la police mais je suis toujours dans la même incertitude du sort de Monique.

La jeune femme que l'on appelait Francesca arrivait près d'eux. Elle les salua gaiement et attendit en plaisantant que Tcheng eut regagné sa cabine.

— Eh bien! demanda Lastange à voix basse, que veux-tu me dire?

— Alice habite maintenant dans la concession anglaise, Hally Street immeuble 17. Elle m'a chargé de te prévenir quand tu arriverais.

— Est-ce tout?

— Elle est partie parce que les affaires tournaient mal pour toi et qu'on l'accusait d'être ta complice... Je ne sais comment Tcheng s'y est pris mais il a su qu'elle s'occupait de ta fille, Koang-Si a donné l'ordre d'enlever celle-ci mais Alice a disparu avec elle.

— Pourquoi veut-il enlever Monique?

— Une femme, Anna Karine est arrivée de Paris. Elle a informé Koang-Si que tu étais un traître, que tu l'avais vendue à la police et que tu allais en faire autant vis-à-vis de la bande du Chinois.

— Merci Francesca!... A bientôt!

Maupuy et son compagnon s'approchèrent du réduit de Tcheng.

— A quelle heure nous faut-il revenir?

— Soyez au « Top-Down » un peu avant minuit, je vous fixerai l'heure et le lieu de la rencontre avec Koang-Si... Surtout, n'oubliez pas les dix mille livres!

CHAPITRE IX

Maupuy héla un taxi et donna l'adresse d'Hally Street.

Un quart d'heure plus tard, l'automobile stoppait devant un immeuble modeste de la rue. Tout le quartier offrait d'ailleurs un aspect simple très différent de l'apparence luxueuse des immeubles centraux.

Lastange entra pour gagner directement la loge du gardien.

— Mlle Alice Raven, s'il vous plaît?

L'homme le dévisagea avec étonnement.

— Vous avez bien dit, Alice Raven?

— Elle habite ici! insista Lastange impatienté.

— C'était en effet une de mes locataires, malheureusement elle n'est plus là: on l'a trouvée morte hier matin au fond d'une impasse à une centaine de mètres d'ici.

— Que dites-vous?

— On a assassiné Alice Raven. Le policeman qui l'a découverte a précisé qu'elle avait un poignard chinois enfoncé entre les omoplates.

Lastange chancela. Ce fut Maupuy qui continua l'interrogatoire.

— Qu'est devenue la jeune fille habitant avec elle? demanda-t-il avec naturel.

— C'est moi-même qui l'ai prévenue de la mort de sa compagne... Pénible tâche, monsieur! sa douleur faisait peine à voir. Elle est demeurée enfermée chez elle durant la journée entière puis le soir, un porteur de dépêches est monté dans son appartement.

« Une demi-heure après, la petite est descendue pour m'annoncer qu'elle allait rejoindre son père arrivé soudainement de Paris. Elle m'a même montré le télégramme et dans sa hâte a omis de me le réclamer... Depuis ce moment je n'en ai plus eu de nouvelles mais je ne m'inquiète pas puisqu'elle est avec son père.

— Avez-vous ce télégramme?

— Oui.

— Voulez-vous me le montrer!

— Bien volontiers!

L'homme saisit un papier bleu parmi quelques feuilles éparses sur une table. Maupuy et son compagnon en prirent fébrilement connaissance:

« Arrivé à Shanghaï ce soir. Viens me rejoindre à notre ancien appartement. — J. LASTANGE. »

— Un guet-apens, murmura Maupuy... Elle n'est pas allée jusqu'à votre ancien appartement sinon on vous aurait renseigné lorsque vous avez interrogé le gardien. Les hommes de Koang-Si ont découvert la retraite d'Alice Raven, ils l'ont tuée et ont expédié le faux télégramme pour attirer votre fille hors de chez elle.

— Maintenant elle est au pouvoir de Koang-Si! à moins qu'elle ne soit morte, murmura sourdement Lastange.

Maupuy réfléchit quelques instants...

— Je crois que l'histoire des dix mille livres racontée à Tcheng vous sera aussi utile qu'à moi. Si le Chinois nous croit, nous pourrons obtenir la libération de votre fille.

— Je saurai le forcer à me rendre Monique.

— Voulez-vous m'indiquer où est situé le repaire de Koang-Si afin que je prenne des mesures avec la police locale.

— Impossible! Je n'en sais rien moi-même. On ne voit jamais le Chinois deux fois au même endroit. Il faut attendre l'heure à laquelle Tcheng nous indi-

quera le lieu du rendez-vous. Malheureusement quand nous connaîtrons ce renseignement, il sera trop tard car on nous conduira sous escorte auprès de Koang-Si.

— Eh bien, nous irons seuls... La situation n'en sera pas désespérée pour cela. Lorsque l'on possède un bon automatique, on peut encore faire de l'utile besogne.

— Nous serons amenés devant Koang-Si sans armes. Avant d'entrer, nos vêtements seront minutieusement fouillés: pas une doublure, pas une poche secrète n'échappera à la sagacité de nos adversaires.

— Voilà un détail que je suis heureux de connaître: un homme averti en vaut deux!

— Je ne sais si vous comprenez la gravité de notre situation, lança Lastange surpris par cette réflexion.

— Je la comprends et suis prêt à y faire face... Si vous le voulez, nous allons choisir un bon hôtel dans la concession française et donner des ordres pour que l'on y transporte nos bagages. Ensuite, nous nous reposerons jusqu'à minuit... Que pensez-vous de ce programme?

Pour toute réponse, l'interpellé haussa les épaules avec indifférence.

. . . . . .

L'accueil qu'ils trouvèrent au « Top-Down » fut plus cordial que le premier. On devinait que Tcheng avait en partie réhabilité Lastange auprès de ses complices et que la menace de Koang-Si se trouvait suspendue temporairement.

L'inspecteur Maupuy suivit son compagnon vers une table libre. Il était vêtu comme précédemment mais une paire de lunettes à monture d'écaille modifiait l'expression de sa physionomie. A Lastange qui lui demandait le motif de la présence de cet accessoire, il avait répondu par une plaisanterie.

— C'est pour mieux voir l'aimable visage de Koang-Si, avait-il dit en riant.

Tcheng ne tarda pas à s'approcher d'eux.

— J'ai transmis votre communication, annonça-t-il: elle a excessivement surpris notre maître car il était en possession d'informations tout à fait contradictoires... Il considère qu'une explication est nécessaire et vous attend chez lui dans une heure.

— Où faut-il aller?

— Je vous conduirai moi-même!

Tcheng revint en effet les chercher peu après. Ils parcoururent les avenues désertes de la concession puis s'enfoncèrent à travers les ruelles tortueuses de la ville chinoise. Çà et là des monceaux de ruines obstruaient les voies étroites, attestant de l'intensité des bombardements avant l'occupation par les troupes nippones.

Le trio marcha longtemps puis atteignit la mer et longea les quais déserts encombrés de barriques éventrées, et de caisses brisées d'où s'échappaient des variétés inconcevables de marchandises.

Tcheng s'arrêta dans l'une des parties les plus obscures du port et se pencha vers la mer dont les flots battaient le ciment des piliers. Il lança un coup de sifflet bref et une embarcation montée par un seul rameur émergea de l'obscurité pour venir se ranger devant lui.

— Embarquez! ordonna-t-il.

Maupuy sauta dans la barque sans une hésitation, Lastange le suivit et Tcheng s'installa à l'arrière.

Le policier évalua à cinq cents mètres environ l'éloignement du quai lorsque le bateau vint accoster une jonque de dimensions imposantes, ancrée loin des autres bâtiments du port. Il comprit que le rusé Koang-Si avait choisi une retraite flottante où il était à l'abri des risques qu'il aurait courus sur la terre ferme.

Ce ne fut pas sans une certaine angoisse que les deux hommes se hissèrent le long de l'échelle de

corde qui leur fut lancée pour prendre pied sur le pont.

Deux Asiatiques les encadrèrent tandis que leur guide annonçait de sa voix nasillarde qu'ils se trouvaient chez le redoutable Koang-Si.

— J'espère, ajouta-t-il ironiquement, que vous vous prêterez de bonne grâce à la fouille que vont opérer ces deux hommes. Personne ne peut approcher le maître avec une arme sur lui. Veuillez vous dévêtir entièrement et me passer vos habits.

Aucune résistance n'étant possible, les deux hommes s'exécutèrent. On leur confisqua leurs pistolets et leurs chargeurs tandis que Tcheng se livrait à un examen détaillé des papiers contenus dans les vêtements à la lueur d'un fanal.

— Vous n'avez pas les dix mille livres! remarqua-t-il sèchement.

— Me crois-tu assez stupide pour les apporter? J'ai certaines conditions à poser à Koang-Si avant de lui remettre l'argent.

— Méfiez-vous! Il n'aime pas qu'on lui pose des conditions.

— Il acceptera les miennes!... D'ailleurs, ceci me regarde seul : je n'ai pas de comptes à te rendre!

Tcheng ne répondit pas. Il inspectait le portefeuille de Maupuy.

— Votre compagnon se nomme Stephen Clark, il est de nationalité irlandaise et s'occupe de vente de produits coloniaux! remarqua-t-il.

— Il s'occupe surtout d'opium, rectifia Lastange, c'est pour cela que je l'ai amené à Shanghaï. Koang-Si lui doit beaucoup car c'est grâce à son concours que j'ai pu négocier l'opium à une bande rivale de celle d'Anna Karine.

— Koang-Si prendra une décision à son égard... Habillez-vous, la fouille est terminée.

Les deux hommes obtempérèrent puis pénétrèrent dans les flancs de la jonque par une étroite écoutille. Leur guide s'immobilisa devant une porte sous

laquelle filtrait une raie de lumière. Il frappa, l'ordre d'entrer fut donné.

Maupuy et Lastange parurent devant Koang-Si.

C'était un Chinois corpulent, d'un âge difficile à préciser. Son visage était rusé et cruel, ses yeux noirs et bridés se fixèrent sur les nouveaux venus avec une acuité insoutenable. Il était assis devant une table encombrée de papiers occupant le centre d'une cabine peu spacieuse, meublée sommairement.

— Voici Jean Lastange et Stephen Clark! annonça Tcheng en se courbant jusqu'à terre.

— Tu peux te retirer!

Lastange se sentait mal à l'aise mais Maupuy détaillait le Chinois, examinait les lieux sans s'émouvoir. Koang-Si parla le premier.

— Jean Lastange, j'ai voulu vous voir à propos de l'opium que je vous ai chargé de vendre. Je vous accuse d'avoir trahi: non seulement vous n'avez rien vendu mais vous avez lancé la police sur les traces d'Anna Karine votre cliente... Par contre, Tcheng me signale que vous avez réalisé ce marché très avantageusement!... Qu'avez-vous à dire et que fait Stephen Clark ce soir à vos côtés?

— On vous a bien mal renseigné!... J'ai vendu l'opium dix mille livres sterling grâce à l'aide de Stephen qui désire travailler avec vous si vous le payez bien. Anna Karine convoitait la drogue mais je l'ai écartée brutalement car elle ne possédait pas la centième partie du prix demandé: elle en a conçu une haine terrible contre moi... Quant à la police, je n'ai jamais eu à faire à elle durant mon séjour à Paris.

Cette déclaration lancée d'une voix ferme produisit une impression évidente sur le Jaune.

— Vous avez l'argent? demanda-t-il.

— J'ai l'argent!

— Sur vous?

— Non!... Vous ne l'aurez que si vous consentez à certaines concessions!

Un pli de mécontentement barra le large front de l'Oriental.

— J'espère que vous n'êtes pas venu pour m'imposer votre volonté. Il vous en coûterait de vous livrer à un tel jeu... Où sont ces dix mille livres qui m'appartiennent sans contestation?

— Je me ferai un plaisir de vous les remettre quand vous m'aurez rendu ma fille.

— J'ignore le sens d'une telle phrase!

— Je précise... Lorsque vous avez appris ma prétendue trahison, vous avez fait assassiner Alice Raven pour enlever plus facilement Monique. Rendez-moi cette dernière saine et sauve et je vous mets en possession immédiatement de l'argent, déduction faite de ma commission et d'une gratification pour Stephen que vous fixerez vous-même.

Le Chinois comprit qu'il était inutile de nier son forfait.

— Je n'ai aucune confiance en votre parole, riposta-t-il... Pas plus que vous devez en avoir en la mienne, n'est-ce pas?

— Tout à fait mon opinion!

— Je crois que nous pourrons nous entendre. Je vous fixerai un rendez-vous demain, quelque part dans la ville indigène: vous y viendrez avec l'argent et moi avec votre fille: nous ferons l'échange. Qu'en pense monsieur Clark qui n'a pas prononcé un mot depuis son entrée?

— Mon rôle dans cette affaire est secondaire et mon avis compte peu. Cependant, s'il m'est permis de donner un conseil à Lastange, ce sera celui de n'accepter votre offre que partiellement.

— Pour quel motif?

— Supposez que Monique Lastange ait subi le sort d'Alice Raven: vous vous garderiez bien d'en prévenir son père car une fortune est en jeu. Demain, il viendrait seul au rendez-vous tandis que vous vous feriez bien accompagner. Comme vous seriez dans l'impossibilité de tenir vos engagements et décidé à

vous approprier l'argent, il est aisé de deviner la tournure que prendrait cette entrevue.

Koang-Si se leva pour faire quelques pas de long en large.

— Ce que vous me dites est fort juste et tout se passerait ainsi si Monique Lastange était morte... Mais elle vit.

— Rien ne me le prouve! affirma énergiquement son interlocuteur. Permettez-nous seulement de la voir une minute, de lui causer en présence de ses geôliers et nous quitterons cette jonque pleinement rassurés... Vous ne risquez absolument rien: nous sommes deux hommes désarmés sur un bâtiment dont l'équipage vous est dévoué corps et âme.

— Si je refuse?

— Vous perdrez sottement dix mille livres sterling!

— C'est la première fois que Koang-Si se soumet, scanda le Chinois. L'épreuve est dure mais je l'accepte en raison de l'importance de l'enjeu. Tcheng va vous accompagner auprès de Monique Lastange avec deux hommes de l'équipage. Vous verrez votre fille, vous pourrez même lui causer, mais à la première parole imprudente, au premier geste équivoque, vos trois gardiens tireront sur vous sans sommation.

— C'est bien ainsi que nous envisageons cette visite! riposta Maupuy imperturbable.

CHAPITRE X

Tcheng suivi de deux Chinois revolver au poing entra dans la cabine. Son maître lui donna des instructions précises et les deux hommes quittèrent la pièce en cette peu rassurante compagnie.

Dès qu'ils furent sortis, la porte d'un réduit obscur

s'ouvrit et Anna Karine sortit de la cachette d'où elle évait écouté la conversation.

Elle s'avança en souriant vers Koang-Si.

— Eh bien! vous avez entendu?... Ces deux hommes paraissent sincères!

— J'ai même vu la scène par l'entre-bâillement de la porte! compléta-t-elle... C'était très amusant, je n'aurais jamais cru qu'il soit si facile de duper le redoutable Koang-Si, le maître du marché clandestin de l'opium!...

— Cessez vos sarcasmes! Quels sont les traîtres: vous ou eux?

— Savez-vous quel est l'homme qui accompagne Lastange?

— Il se nomme Stephen Clark!

— Son nom est Raoul Maupuy: c'est un des meilleurs inspecteurs de la police française.

Koang-Si demeura stupéfait.

— J'ai tant entendu de déclarations étranges depuis votre arrivée, murmura-t-il enfin que je demande une preuve de ce que vous avancez.

— Je puis vous la fournir. Attendez-moi trois minutes. le temps d'effectuer une rapide recherche dans ma cabine et de vous en apporter le résultat.

Lorsqu'elle revint, elle tenait dans la main un quotidien de Paris datant de deux semaines environ et le tendit à Koang-Si.

En première page s'étalait la relation d'une affaire criminelle complètement étrangère aux agissements de la bande des trafiquants mais mentionnant avec force louanges l'activité déployée par l'inspecteur Maupuy chargé de l'enquête. Une photographie du célèbre policier complétait cette documentation.

— Voyez! ironisa la jeune femme; le portrait est très ressemblant. Un seul détail le différencie de Stephen Clark: la paire de lunettes dont il est affublé aujourd'hui. J'en ignore d'ailleurs la raison car Maupuy n'a jamais porté de tels accessoires depuis que je le connais.

Koang-Si ne douta plus.

— Jamais la police ne m'a approché de si près! constata-t-il avec dépit. Cet acte d'audace se payera cher.

— Débarrassez-vous de ce trio de gêneurs, appuya la Russe. Faites exécuter la fille, le père et le policier afin de pouvoir travailler en paix. Je ne suis pas venue à Shanghaï dans le seul but de faire punir Lastange mais aussi pour collaborer avec vous. Il y a longtemps que je désirais vous connaître: nous formerons tous deux une association remarquable et fructueuse.

— Nous parlerons de cela plus tard, pour l'instant, je dois m'occuper de mes prisonniers.

. . . . . .

Tcheng conduisit les deux hommes vers le panneau s'ouvrant sur la cale. Il s'engagea le premier suivi de Lastange sur une échelle de fer abrupte; derrière ce dernier marchait un Chinois revolver au poing puis Raoul Maupuy et enfin le troisième Asiatique armé comme ses compatriotes. Le lourd panneau d'acier retomba sur le passage de la file, l'inspecteur calcula que deux hommes robustes étaient nécessaires pour le soulever.

Ils traversèrent d'abord un vaste local où s'entassaient des ballots contenant de l'opium et des caisses pleines de munitions et de poudre. Çà et là, un fanal fiché dans la cloison éclairait sinistrement le réduit.

Ils parvinrent devant une porte que fermait un solide verrou.

— Monsieur Lastange vous allez voir votre fille, annonça Tcheng: je vous préviens que je suis forcé d'assister à l'entretien, les ordres de Koang-Si sont formels.

— Mlle Lastange se trouve derrière ce battant? demanda Maupuy négligemment.

— Je vais tirer ce verrou et vous vous convaincrez qu'elle se porte admirablement et n'a pas à

souffrir d'un régime trop rigoureux. Nous traitons toujours bien les prisonniers offrant un certain intérêt.

Le policier retira ses lunettes d'un geste naturel. Tcheng marcha vers le verrou, Lastange et le Chinois qui le suivait ne le quittaient pas des yeux. Maupuy n'était plus surveillé que par l'Asiatique placé derrière lui.

D'un mouvement discret et précis il déboîta l'une des branches de ses lunettes: une tige d'acier fine et acérée, longue d'une douzaine de centimètres sortit du tube d'écaille comme d'un fourreau: l'extrémité en était teintée par un liquide noirâtre.

Maupuy se tourna vers son gardien immobile derrière lui: sa main se détendit brusquement, la tige s'enfonça dans la gorge du Jaune qui s'abattit foudroyé. Son compagnon surpris par le bruit de la chute tourna vivement la tête: il n'eut pas le temps d'achever son geste: l'aiguille empoisonnée lui perfora la carotide de part en part. Le grincement du verrou que Tcheng tirait couvrit le bruit mou du corps s'écroulant sur le plancher.

L'inspecteur s'empara lestement du revolver de sa dernière victime, tendit le bras et abattit Tcheng à bout portant.

— Il est parfois utile de porter des lunettes même lorsque l'on possède une vue normale, lança l'inspecteur en replaçant la tige d'acier dans sa monture d'écaille.

— Vous les avez tués!

— Mon aiguille est solide et la pointe a été trempée dans le curare. Vous n'êtes guère pressé de revoir votre fille!... Ouvrez donc cette porte!

Lastange obéit. Dans un réduit étroit éclairé par un fanal, meublé d'une simple couchette se tenait Monique Lastange.

C'était une ravissante jeune fille de dix sept-ans que le climat oriental avait parée d'une beauté précoce et séduisante. Ses yeux noirs animaient un visage au dessin délicat et pur encadré par une masse

ondoyante de cheveux bouclés. Sa silhouette élégante et svelte révélait une distinction naturelle et racée.

Effrayée par les coups de feu elle s'était réfugiée dans un angle de sa prison, fixant avec épouvante la porte qui s'ouvrait.

Une émotion intense bouleversa son visage lorsqu'elle vit apparaître Lastange. Incapables d'articuler une parole, le père et la fille se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Raoul Maupuy debout près de la porte surveillait la cale. Il consulta sa montre et se dirigea à regret vers ses deux amis.

— Je m'excuse de vous troubler Lastange, mais il est temps de songer à nous tirer de cette prison flottante.

— C'est vrai! balbutia l'homme... Monique, je te présente l'inspecteur-chef Maupuy venu spécialement à Shanghaï pour m'aider à te délivrer.

— Je suis très heureuse de vous connaître, monsieur, j'espère que vous vengerez l'assassinat de cette pauvre Alice Raven qui était si bonne envers moi!

— Je ferai tout mon possible, mademoiselle!

— Mais pourquoi ces Chinois ont-ils tué Alice et m'ont-ils enlevée... que leur avions-nous fait?

— Il est très difficile de définir les mobiles qui font agir les criminels, répondit évasivement Maupuy. Je suppose que ceux-ci voulaient rançonner votre père avant de vous rendre la liberté.

— Heureusement que vous êtes arrivé à temps!

L'inspecteur détourna la tête avec gêne.

— Monique, nous ne t'avons pas encore délivrée, intervint Lastange. Notre situation sur cette jonque est critique. Il faudra sans doute que nous nous battions contre tes ravisseurs... Pour le moment, nous sommes leurs prisonniers.

— Je serai forte et vous aiderai!

Maupuy les poussait l'un et l'autre vers la porte.

— Lastange, prenez les armes de Tcheng... Don-

nez également le pistolet d'un Chinois à votre fille, il peut lui être utile.

Ils traversèrent la cale aux marchandises jusqu'au moment où ils se trouvèrent sous la fermeture d'acier.

— Avez-vous un plan pour sortir d'ici? demanda Lastange.

— Non, mais je vais m'efforcer d'en échafauder un!

— Il ne faut pas songer à soulever le panneau car dès notre apparition sur le pont le guetteur donnerait l'alarme. De plus, il ne nous reste aucun moyen de regagner la terre ferme, l'embarcation qui nous a amenés a repris aussitôt la direction du quai.

Un moment de silence s'écoula durant lequel Maupuy s'absorba dans de profondes réflexions.

— Lastange! L'équipage d'une jonque comme celle-ci se compose de combien d'hommes?

— Huit au maximum!

— Croyez-vous qu'il y en ait autant à bord en ce moment?

— Peut-être. J'ai remarqué la présence d'une sentinelle sur le pont et celle de trois hommes étendus dans des hamacs : ajoutez nos deux victimes, prévoyez un ou deux marins qui auraient pu échapper à nos regards et l'effectif du personnel doit être au complet.

— Il resterait donc au minimum cinq Chinois à mettre hors de combat, non compris Koang-Si?

— C'est exact!

— Alors, tout n'est pas perdu.

A cet instant, des bruits de pas nombreux résonnèrent au-dessus de leurs têtes. Maupuy, jetant un rapide coup d'œil autour de lui, désigna à ses compagnons une pile de caisses s'élevant à cinq pas d'eux.

Le trio s'en fut se dissimuler soigneusement dans son ombre.

CHAPITRE XI

Le panneau de cale s'ouvrit, un homme descendit l'échelle. Il était armé et portait un paquet de cordelettes sur l'épaule. Trois autres suivirent.

— Les liens qu'ils portent nous sont destinés, souffla Maupuy... Koang-Si se doute probablement de quelque chose!

Les quatre Jaunes s'étant réunis au pied de l'échelle se concertèrent un instant puis s'éloignèrent en silence vers la partie du bateau où se trouvait la prison de Monique.

— Lastange! le moment d'agir est arrivé. Il ne doit rester en haut que le guetteur et Koang-Si. Vous allez monter le premier, votre fille suivra et moi en dernier lieu. Vous avez un revolver, tirez si un obstacle se présente!

Les silhouettes des Chinois ne se distinguaient plus dans la pénombre de la cale.

Lastange escalada sans bruit l'échelle de fer et se trouva dans l'entrepont désert, Monique bondit à son tour et Maupuy prit pied à côté d'eux au moment où des exclamations lointaines attestaient que les Asiatiques venaient de découvrir les cadavres de leurs compatriotes et la fuite des Européens.

— Fermons le panneau! ordonna brièvement Maupuy.

La lourde plaque de tôle vint couvrir l'orifice, son verrou fut poussé et soigneusement cadenassé.

— Le nombre de nos adversaires diminue, constata ironiquement le jeune homme, demeurez ici et ouvrez le feu sur Koang-Si s'il paraît.

— Où allez-vous?

— Sur le pont, régler le compte de l'homme de quart!

Lorsqu'il parut dans l'étroit orifice de l'écoutille,

le ciel rosissait sous les premiers rayons du soleil levant. Le guetteur somnolait à demi, accoudé à la rambarde. Il se glissa vers lui à pas feutrés, empoigna son pistolet par le canon pour lui asséner un violent coup de crosse sur la nuque. Le saisissant ensuite aux jambes, il fit basculer le corps par-dessus bord.

L'homme avait passé sans transition de la vie au trépas.

.. ..

Anna Karine s'impatientait. Assise en face de Koang-Si, elle fumait distraitement une cigarette blonde en jetant de fréquents coups d'œil sur son bracelet-montre.

— Vos hommes mettent du temps à se débarrasser de ces deux gêneurs, constata-t-elle.

— La race blanche est toujours pressée, riposta sentencieusement le Jaune... Nous sommes moins vifs mais plus réfléchis. Prenez patience et attendez que Tcheng ait terminé sa besogne.

— Croyez-vous que tout se passera bien?

— Que voulez-vous que deux hommes désarmés fassent contre mon équipage?

— Par mesure de précaution, je tiens à me rendre compte moi-même du résultat de l'opération. Il ne me déplaira pas de jeter un coup d'œil sur les cadavres de mon ex-ami et de son associé l'inspecteur Maupuy...

— Haut les mains!

L'ordre bref les fit se retourner vers la porte de la cabine : d'un geste instinctif les deux bandits obéirent; Lastange et le policier venaient de faire irruption dans la pièce, revolver au poing.

— Vous parliez de moi! prononça Maupuy d'une voix suave : me voici! A vrai dire, je ne pensais pas vous trouver sur cette jonque, Anna Karine... Quelle aubaine!

La Russe et son acolyte sidérés fixaient des yeux incompréhensifs sur les deux hommes.

— Lastange! prenez les cordes que j'ai ramenées de sur le pont, désarmez ces deux coquins et ligotez-les proprement.

L'interpellé s'exécuta tandis que l'inspecteur continuait de railler ses prisonniers.

— Vous n'aurez pas encore la satisfaction de contempler mon cadavre aujourd'hui, Anna Karine... Quant à vous, Koang-Si, votre équipage ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche : quatre hommes sont morts, parmi lesquels votre ami Tcheng, et les quatre autres enfermés dans la cale comme des rats dans une souricière... Mauvaise journée pour les trafiquants d'opium!

Lorsque le couple fut dans l'impossibilité complète de nuire, Maupuy se tourna vers son compagnon :

— Connaissez-vous la manœuvre d'une jonque comme celle-ci?

— A Shanghaï, j'ai fait tous les métiers, y compris celui de marin.

— Eh bien, montons sur le pont avec nos prisonniers et faites voile vers le quai, je tiens à remettre le bateau et ses occupants à la police de la concession française.

EPILOGUE

Trois mois plus tard, l'inspecteur Maupuy de retour à Paris faisait appeler Jean Lastange qui avait définitivement quitté la Chine avec sa fille Monique.

— J'ai trouvé ce qu'il vous faut, déclara-t-il sans préambule : une concession à Madagascar; un pays merveilleux, un climat sain... Réunissez rapidement les pièces de votre dossier et apportez-les moi, je me charge des démarches auprès du Ministère des Colonies... Il ne sera pas tenu compte de votre con-

damnation antérieure, vous vous êtes racheté à Shanghaï.

— Inspecteur, je ne sais comment vous remercier!...

— Inutile, je récompense vos services de la même façon que j'ai fait punir vos fautes... J'espère que Mlle Monique sera heureuse de partir avec vous dans un pays où elle n'aura rien à redouter de la part des indigènes.

— Elle sera ravie.

— Vous aussi n'aurez pas à vous plaindre de ce changement : il n'y a pas de bars, il n'y a pas de trafiquants où vous allez... Vous aurez toutes les facilités voulues pour suivre la bonne voie et exercer sainement votre activité.

. . . . . .

Lastange et sa fille quittèrent la France pour leur lointaine concession le jour où Anna Karine transférée à Paris se voyait condamner à perpétuité.

Son complice Koang-Si avait déjà payé sa dette à la société en se donnant volontairement la mort dans sa prison, ce qui évita une besogne au bourreau de Shanghaï.

LOUIS-ROGER PELLOUSSAT.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le chien de M. Gallard

Roman policier inédit

par GILLES HERSAY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 3-10-38

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS,** demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTÈRE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.45**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.